

Martine STASSART

**L'évolution psychodynamique à moyen terme du
choix vocationnel chez le grand adolescent**

**Thèse de Doctorat en Psychologie
Université de Liège**

Juillet 1995

(Extraits)

Présentation (10 pages)

Conclusions (15 pages)

Défense (26 pages)

Présentation

Décider, verbe transitif, est emprunté (1403) au latin *decidere*, composé de *de* - et de *caedere*, "couper" (voir césure), proprement "trancher, employé au sens figuré de " trancher moralement", souvent dans la langue juridique : "régler un différend".

Le verbe est d'abord employé dans la construction *décider de* : " se prononcer sur une chose par une décision, un jugement", revêtue ultérieurement de la valeur figurée : "être la cause déterminante de quelque chose", en parlant d'un événement (avant 1704). Au XVIe siècle, il développe son sens juridique : "régler un différend par un jugement", en construction transitive directe (1546), transitive indirecte (1580) et pronominale - réflexive- (Montaigne, 1595), "*se décider*", devenant ensuite usuel pour "trancher après avoir hésité". Les autres sens remontent à la fin du XVIIIe siècle: Madame de Staël utilise pour la première fois la construction *décider que*, emploie le verbe au sens transitif pour : "amener quelqu'un à faire quelque chose", et dans la construction "*se décider pour*" : "opter pour une chose ou pour une personne " (1786).

Décéder, verbe intransitif , est emprunté (XIVe siècle) au latin *decedere* , de *de-* et *cedere*, s'en aller (voir céder), proprement "s'éloigner, partir, quitter", spécialement dans l'expression "*de vita decedere*" : "sortir de la vie, mourir".

Le mot français est usité dans le langage administratif et juridique pour " mourir".¹

"Décider, c'est choisir, et choisir c'est renoncer", comme on dit communément.

Aussi le choix, quand il résulte d'une décision au sens fort du terme, implique-t-il une limitation qui nous mène directement à la question des **limites**, limites qui ne sont pas seulement celles qu'impose la nécessité extérieure mais aussi celles, beaucoup plus obscures, qui proviennent de notre réalité psychique et plus spécifiquement de cette partie de la réalité psychique que nous appelons, faute de mieux, le **moi**.

Le moi, si on le définit comme l'instance qui arbitre les conflits entre les exigences de la réalité matérielle et sociale, de la conscience morale, des idéaux et du désir, le moi se définit lui-même par ses limites et notamment par ce qui le "dé-limite" par rapport à tout ce qui n'est pas moi.

Un des problèmes cruciaux provient du fait que "le moi n'existe pas dès le début"²; ce n'est pas quelque chose qui existe en soi dès le départ. Le moi n'émerge que progressivement à l'existence, on ne sait pas très bien quand - la foule des théories à ce sujet témoigne de la difficulté d'arriver à un accord sur cette question de la "naissance" du moi - , et son développement ne s'achève vraiment qu'avec la mort.

¹ Le Robert . Dictionnaire historique de la langue française. Paris, 1993, pp. 1560-1561.

² Sigmund Freud (1914). Pour introduire le narcissisme. In La vie sexuelle, Paris, PUF, 1970, p. 84.

Néanmoins, à un moment donné de la vie qu'on définit par le début de l'âge adulte - moment tout aussi difficile à préciser en termes d'âge que celui de l'avènement du moi -, le moi prend une forme idéalement stable et définitive qui se cristallise dans la personnalité ou le caractère et qui se définit par ce qu'il convient de nommer l' **identité** du sujet.

L'identité est quelque chose qu'on "a", et qui s'"acquiert".

Les choses seraient simples si nous avions une connaissance claire et immédiate de ce que sont le moi et l'identité. Mais nous n'en savons, au départ, presque rien. La seule chose dont nous soyons sûre, c'est que l'identité n'est pas un vain mot et qu'"il y a du moi".

C'est pour cette raison que l'analyse du moi est un travail nécessaire qui s'impose chaque fois qu'un sujet, dans le moment où il doit choisir et prendre des décisions, est confronté à la question des limites de son moi.

C'est particulièrement crucial lorsqu'il s'agit d'opter pour une orientation vocationnelle ou professionnelle, dont on sait qu'elle engagera une partie importante de l'existence.

Par là se trouve posé le problème de la " maturité vocationnelle".

Disons d'emblée que ce n'est pas vraiment dans cette voie que s'est orientée notre recherche.

Nous ne nous sommes pas davantage interrogée, encore que cette question nous intéressait parce qu'elle est pour tout le monde captivante, sur la question d'un choix vocationnel particulier en fonction des désirs ou motivations, plus ou moins conscients, qui auraient pu le déterminer, ni sur le type de personnalité en rapport avec tel ou tel choix.

Nos préoccupations se situent en dehors du cadre de cette forme de psychologie différentielle.

Notre sujet est à la fois beaucoup plus simple dans ses prémices et beaucoup plus complexe dans son projet épistémique.

La question que nous avons posée à nos sujets, tous âgés en moyenne de 18 ans, dans une circonstance très précise, "la visite des rhétos" à l'Université de Liège, au mois de mars 1987, rare occasion de récolter un vaste matériel, cette question était extrêmement simple.

Nous leur avons demandé, ce jour-là, s'ils avaient déjà choisi leur orientation d'études supérieures, s'ils restaient dans l'indécision ou s'ils étaient "presque certains" de leur choix.

Un bref questionnaire nous a permis de recueillir des données élémentaires concernant leurs origines, leur situation familiale, leurs antécédents scolaires et quelques autres variables extrinsèques en rapport avec leur situation sociale, économique et culturelle.

L'enquête préliminaire a porté sur 250 sujets.

C'est un point dont nous discutons dans le premier chapitre de notre travail de thèse.

L'étude statistique de ces données premières nous a permis de vérifier qu'aucune des variables retenues ne permettait de faire apparaître des différences significatives entre les trois groupes de sujets.

Restait la possibilité de découvrir à nos différents groupes, des styles cognitifs particuliers, des facteurs de personnalité ou une éventuelle dynamique intrapsychique susceptibles de les différencier entre eux.

Notre population se compose de quinze garçons et de quinze filles répartis en trois groupes que nous avons qualifiés de "décidés", "hésitants" et "presque certains".

Ces appellations ne sont pas tout-à-fait adéquates. Ceux que nous appelons hésitants sont ceux qui n'ont encore pris aucune décision et remettent leur choix à plus tard, les "presque certains" étant en fait les véritables "hésitants", c'est-à-dire ceux qui n'arrivent pas à "trancher" entre deux ou plusieurs options mais sont préoccupés par cette question dans l'immédiat et expriment le besoin de faire un choix à brève échéance.

Ajoutons, c'est important de le rappeler, que **nos sujets se sont rangés d'eux-mêmes** dans une des trois catégories. A aucun moment, nous ne sommes intervenue pour influencer

leur positionnement, et nous avons fait en sorte que les questions posées soient aussi simples et claires que possible.

C'est seulement dans notre dernier chapitre, intitulé "casuistique", que nous avons laissé libre cours à notre subjectivité en choisissant dans chaque sous-groupe, le sujet qui, sur la base de notre impression clinique, et au terme de nombreuses rencontres, nous était apparu comme le plus "décidé", le plus "hésitant" ou le plus "presque certain".

On verra que notre choix ne coïncide que peu ou même pas du tout avec le profil dominant, statistiquement établi, pour chaque groupe, ce qui nous confronte avec un problème délicat où la dimension de notre attitude contre- transférentielle intervient évidemment, en raison de la conception que nous avons a priori du processus décisionnel d'une part et de l'impression singulière que chacun de nos sujets nous a laissée d'autre part, quant à la qualité de ses idéaux, sa maturité présumée, son caractère plus ou moins affirmé, la force persuasive de son discours et bien d'autres facteurs impondérables dont l'évaluation est impossible.

Ce chapitre ultime est le premier que nous avons rédigé, afin de nous familiariser avec l'analyse de cas individuel. Mais c'est aussi le chapitre qui a subi le plus de remaniements, en fonction des avancées successives de notre recherche et de la remise en cause permanente de nos hypothèses.

* * *

Dans le premier temps de notre recherche, qui s'est achevé par la présentation de notre mémoire de licence (1988), nous avons utilisé des tests cognitifs et des tests de personnalité (Rorschach et TAT).

Ces instruments ont permis de dégager quelques différences significatives entre nos trois groupes, mais nous devons reconnaître que ce résultat n'a pu être obtenu qu'au prix de sélectionner à l'intérieur de chacun des tests, surtout le Rorschach, des signes pris isolément ou des groupes de signes censés correspondre à un syndrome plus ou moins spécifique

Notre recherche inaugurale nous a certes permis de différencier nos différents groupes de sujets, mais ce genre de recherche nous a laissée fort insatisfaite, et de plus en plus insatisfaite au fil des années, dans la mesure où l'approche trop exclusivement statistique, pour indispensable qu'elle reste, est en contradiction profonde avec une démarche de type analytique, seule à même de ressaisir le sujet comme totalité vivante, dynamiquement structurée. Alors seulement, et c'est chaque fois différent pour chaque individu, les signes artificiellement isolés en vue de l'enquête statistique, trouvent leur véritable sens dans le rapport dialectique qu'ils entretiennent avec l'ensemble de tous les autres éléments qui, dynamiquement imbriqués, "font" la structure propre du sujet.

Nous voulions aller beaucoup plus loin dans notre recherche, tant au plan théorique qu'au niveau pratique. C'est pourquoi nous avons tenu à étoffer notre enquête par une étude longitudinale qui nous a conduite à réexaminer nos trente sujets après un délai de quatre années. Un seul sujet n'a pu être recontacté.

A la batterie de tests cognitifs et projectifs déjà utilisés, nous avons ajouté le test de Szondi auquel nous nous étions initiée entre temps.

Au terme de notre périple, nous nous sommes trouvée devant une masse impressionnante de données. Comme elles étaient toutes d'un grand intérêt, le plus difficile aura été de limiter notre champ de recherche, ce qui était de toute façon impératif si nous ne voulions pas nous perdre dans l'épais maquis de nos données empiriques. Après avoir longtemps songé à établir des relations entre les événements de vie de nos sujets et ce que nous révélait l'exploration testologique concernant leur personnalité et leur mode de fonctionnement psychique, nous avons fini par renoncer à ce projet pour deux raisons, d'une

part , parce que le contenu des entretiens semi- directifs ne nous permettait guère, dans le cadre de ce qui restait malgré tout une enquête, biaisée du fait qu'elle était d'emblée très ciblée, d'aller au-delà d'un factuel qui nous paraissait souvent factice, d'autre part parce que, d'un point de vue épistémologique, nous estimons qu'il est spécieux d'interpréter des faits ou prétendus tels, qui relèvent, soit du discours manifeste et du comportement directement observable du sujet, soit, dans le cas particulier de notre enquête, des réponses données à nos questions, il est spécieux d'interpréter de tels "faits" au regard d'une construction psychodynamique censée rendre compte du fonctionnement psychique du sujet en des termes qui ne sont presque jamais directement traduits dans les faits de manière univoque et indiscutable. Quant à la démarche inverse qui consiste à interpréter les tests en fonction d'une "réalité" que nous croyons connaître, elle est tout simplement inadmissible dans le cadre d'un travail comme le nôtre, ce qui n'est pas le cas dans la pratique clinique où, au contraire, les diagnostics " à l'aveugle" sont, d'un point de vue éthique, peu recommandables.

Notre préoccupation majeure et même unique a toujours résidé dans l'étude du fonctionnement psychique de nos sujets, avec l'ambition de produire un travail de **recherche fondamentale dans le domaine, si rempli d'incertitudes, de la psychologie de l'adolescent.**

On sait bien désormais et tous ceux que la question préoccupe vraiment l'affirment avec force: le fonctionnement psychique du sujet humain dans la phase terminale de l'adolescence et dans la postadolescence est, au moins pour ce qui concerne notre aire de civilisation, extrêmement complexe.

En effet, s'il est généralement admis que les grands axes de la personnalité commencent à se préciser vers les âges de 16-18 ans, la grande majorité des auteurs doutent qu'une structuration psychique stable et présumée définitive puisse advenir avant que soit mise en place la structure de la personnalité adulte. Or il est devenu impossible, pour un grand nombre d'individus, dans le contexte socioculturel qui est le nôtre, de préciser même de manière approximative , en termes d'âges, le moment de l'entrée dans l'âge adulte.

Nous verrons qu'entre les âges de 18 et 22 ans, qui sont ceux de nos sujets, certains changements se produisent dans des sens divers, tantôt progressifs et tantôt régressifs ou restrictifs, mais que, sauf rare exception, les grandes orientations de la personnalité sont mises en place et ne se modifient guère par la suite. Elles ne sont toutefois jamais repérables d'emblée, car tous les tableaux, comme c'est classiquement le cas à l'adolescence, et aucun de nos sujets ne fait exception à cette règle, sont marqués au sceau de ce qu'il est convenu d'appeler " le polymorphisme défensif de l'adolescent", qui, eu égard aux exigences de notre travail, s'est souvent révélé déroutant. Anticipant sur nos conclusions, nous pouvons d'ores et déjà affirmer que, conjointement avec la mise en place des axes majeurs de la personnalité, le "polymorphisme" qu'on présente généralement comme une des caractéristiques majeures du fonctionnement psychique de l'adolescent, ce polymorphisme reste toujours très sensible, souvent même encore plus perceptible à l'âge de 22 ans qu'à celui de 18 ans.

C'est pourquoi nous avons intitulé notre travail : **"Évolution psychodynamique à moyen terme de la détermination vocationnelle chez le grand adolescent"**.

Qu'il y ait une évolution, cela ne fait pas de doute, mais cette évolution se fait tantôt dans le sens d'une rétraction, tantôt dans le sens d'une complexification, rarement dans le sens d'une résolution.

En d'autres temps, il n'y a pas bien longtemps, la notion de "moyen terme" n'aurait sans doute pas été pertinente. Si les choses continuent d'évoluer au train où elles vont, c'est du moins notre sentiment, une étude comme la nôtre échangera peut-être dans un proche avenir

la notion d'"à moyen terme" contre celle d'"à court terme", tant s'impose avec force l'impression que les conditions socio-économiques et socioculturelles dans lesquelles nous vivons aujourd'hui, prolongent démesurément et de façon imprévisible le temps de l'adolescence, qui, la vie étant circonscrite dans d'étroites limites de temps, gagnerait à être réduit à des dimensions raisonnables, comme il en a toujours été par le passé. Bien qu'à 22 ans, dans les termes d'une tradition qui avait cours il y a peu, l'individu devrait théoriquement mais plus pratiquement encore, avoir fait son entrée dans l'âge adulte, ce n'est certainement pas le cas pour nos sujets, ni pour la grande majorité de la jeunesse actuelle qui, paradoxalement, affiche des traits de maturité avancée mélangés avec d'autres qui traduisent un infantilisme persistant.

C'est la raison pour laquelle, après avoir beaucoup hésité, nous avons opté pour le terme un peu vague de "grand adolescent", estimant que le "pubertaire", pour reprendre l'expression de Philippe GUTTON, était, chez la grande majorité de nos sujets, encore à l'oeuvre.

Cette dénomination de "grand adolescent" n'est certes pas satisfaisante mais, à nos yeux, sans que nous ayions le sentiment d'être exagérément pessimiste, elle se justifie du fait qu'elle correspond à une situation de réalité qui est peu contestable.

Reste la notion de "détermination vocationnelle".

Comme nous l'avons indiqué plus haut, ce sont nos sujets et eux seuls qui se sont désignés comme étant eux-mêmes plus ou moins décidés ou déterminés, nonobstant le fait que dans certains cas, d'un point de vue qui nous paraît objectif, un certain nombre de sujets qui se présentent spontanément comme décidés ou hésitants, ne se comportent pas toujours comme tels dans la réalité des faits.

En dépit de ces contradictions parfois flagrantes, nous avons respecté leur positionnement subjectif initial en partant du principe que cet auto-positionnement ou cette auto(re)présentation d'eux-mêmes devaient nécessairement faire partie de leur réalité psychique, réalité qui est évidemment difficile à cerner mais qui ne peut pas ne pas être interrogée; donc, c'est, d'un point de vue éthico- scientifique, la raison majeure que nous invoquons pour justifier notre questionnement : qu'en est-il du fondement psychodynamique de cet auto- positionnement?

Nous n'avons jamais eu l'intention d'échafauder une typologie des sujets décidés, hésitants ou presque certains. Une telle typologie n'aurait aucun intérêt pratique.

Par contre, d'un point de vue théorique, le maintien de notre tripartition initiale se justifie, pensons-nous, en tant que **fil rouge de notre recherche**.

Après-coup, il nous apparaît que nos résultats sont suffisamment probants pour légitimer notre intuition de départ, ce qui nous aura permis d'approfondir la connaissance des problèmes que soulève l'adolescence.

Au départ, notre hypothèse était assez simple. Elle pourrait se résumer d'une phrase à travers le proverbe qui dit que : "Le monde s'ouvre devant celui qui sait ce qu'il veut."

Un auteur qui a fait autorité en son temps, W.A.Schonfeld³, a essayé de résumer les questions fondamentales de l'adolescence:

- 1."Qui suis-je?". C'est l'éternelle question d'Hamlet.
- 2."A quelle catégorie est-ce que j'appartiens?". C'est la question de l'appartenance sociale, socio-économique et socioculturelle..

³ W.A. Schonfeld . La psychiatrie de l'adolescence. Confrontations Psychiatriques, 7 ,9-36, 1971 , pp. 13-14.

- 3. "Qu'est-ce que je représente?", question étroitement apparentée à cette autre : "A quoi est-ce que je m'oppose?". Questions qui renvoient au positionnement éthico-moral, à la formation des idéaux et aux choix idéologiques.
- 4. "Vers quoi est-ce que je me dirige?" ou " Que vais-je devenir?". Question du choix professionnel ou vocationnel.
- 5. "Suis-je en mesure de me suffire à moi-même?". Question de l'indépendance matérielle.
- 6. "Comment est-ce que je m'entends avec les autres?" et en particulier: "Quels sont mes rapports avec l'autre sexe?". Question déterminante pour le choix d'objet en amour et en amitié.
- 7. Enfin surgit la dernière question, la plus épineuse: "A quel genre est-ce que j'appartiens, masculin ou féminin?". C'est la question majeure qui scelle la plus grand part du destin pour la plupart des humains.

Schonfeld considère que les réponses aux questions 4 et 5 sont finalement les plus décisives d'un point de vue prédictif. On réussit d'autant mieux le passage à l'âge adulte qu'on a une idée de ce qu'on veut faire, autrement dit un projet destinal, et que pour y arriver, on compte essentiellement sur ses propres forces. Tout le reste est, si on considère le problème en termes de pronostic, soit accessoire, soit trop problématique pour être pris en compte.

Revenons au proverbe. C'est bien ce qu'il affirme : " Fonce et ne fais confiance qu'à toi-même!".

Comme tous les proverbes, celui-ci n'est que partiellement vrai.

Au-delà du préjugé sommaire que magnifie le proverbe, il y a de bonnes raisons, ou des raisons raisonnables, de penser que notre hypothèse d'une différenciation possible entre nos trois groupes pouvait trouver une forme de vérification, d'abord statistiquement établie, et recevoir au-delà, l'autorisation de se révéler féconde pour l'étude du processus décisionnel, lequel, dans la perspective psychodynamique que nous avons faite nôtre, ne pouvait manquer de nous confronter à des questions cruciales, celles du rapport du sujet au monde et à son destin, du moi à la réalité, du moi à lui-même, de l'identité et des identifications etc.

Ces questions, qu'on ne peut guère aborder que du point de vue de la métapsychologie, sont pour le moins complexes au regard de la volumineuse littérature qui leur est aujourd'hui consacrée en référence à la problématique spécifique et devenue aiguë de l'adolescence.

Notre approche expérimentale s'est doublée d'une réflexion théorique alimentée par de nombreuses lectures où le point de vue psychanalytique, tout en étant privilégié, s'est progressivement enrichi d'une dimension sociologique, historique, philosophique et, surtout, anthropologique.

Nous avons tenu également, c'était devenu indispensable, à retravailler les concepts métapsychologiques les plus épineux, les plus lourds d'ambiguïté, désireuse que nous étions de n'user que d'une terminologie la plus précise, la moins équivoque possible. C'est ce qui explique la longueur de notre introduction théorique.

Pour ce qui concerne la partie empirico- pratique de notre travail, nous avons utilisé des tests cognitifs et des tests projectifs.

En ce qui concerne les premiers, nous n'avons rencontré aucune difficulté à les interpréter, du fait qu'ils n'appellent guère de discussion, leur champ d'application étant limité à des variables simples et leur validité étant, par ailleurs, suffisamment bien établie.

Pour les tests projectifs, par contre, le travail d'interprétation et d'élaboration s'est révélé extrêmement ardu, non seulement parce que leur validité est depuis toujours mise en doute et que toute démarche herméneutique soulève immédiatement des querelles d'école, mais surtout parce que notre matériel, en raison de sa richesse et de sa complexité - c'est classique en ce qui concerne les adolescents, mais nous l'ignorions au départ -, nous a constamment confrontée à des questions épineuses, concernant l'établissement d'un diagnostic aussi clair que nuancé.

C'est le TAT qui nous a le plus sollicitée dans nos atermoiements et nos incertitudes. Nous dirons plus loin pourquoi nous avons fini par renoncer à tout traitement statistique du TAT, consacrant toute notre attention à une analyse purement dynamique inspirée - avec toutes les réserves qui s'imposent en cette matière - de la méthode psychanalytique fondée sur la distinction fondamentale entre contenu manifeste et contenu latent.

Pour discutable qu'elle soit - comment pourrait-il en être autrement? -, cette méthode est la seule qui pouvait nous permettre d'appréhender le fonctionnement psychique du sujet à travers son discours et les achoppements de celui-ci.

En effet, si on veut bien admettre, comme c'est le cas de l'école française (Vica Shentoub et collaborateurs), que le TAT confronte avant tout le sujet à des situations fantasmatiques toutes plus ou moins suggestives de la conflictualité oedipienne, sur le plan formel, par ailleurs, la contrainte narrative introduit une dimension dramatique nécessairement traversée par l'axe de la temporalité et donc, par définition, historiquement vectorisée. Or, qui dit histoire ou historisation dit aussi réminiscence ou remémoration, celles-ci étant toujours filtrées à des degrés divers par l'activité de censure.

On admettra dès lors que le mode d'interprétation qui s'impose quasiment de lui-même, dans la perspective analytique, est celui qu'inspire la première topique freudienne qui distingue conscient et préconscient- conscient.

Le sujet se révèle à travers ses récits, dans le défilé d'un discours qui, pour autant que le refoulement ne soit pas trop intense, met en forme les contenus inconscients sur le mode le plus élaboré, celui qui correspond précisément à l'organisation oedipienne si on caractérise celle-ci par sa triangularité, le sujet étant clairement distinct de l'objet d'une part, et renvoyé à sa subjectivité d'autre part, dans un mouvement de rebroussement auto- réflexif.

Il y a donc dans le TAT, et c'est ce qui fait sa singularité et sa valeur, une parfaite adéquation entre le stimulus, chargé de connotation oedipienne, et le mode d'élaboration et de maîtrise de l'excitation, qui, hormis les cas gravement pathologiques, procède de la formalisation de type également oedipien, c'est-à-dire suffisamment différenciée, où la production imaginaire est encadrée par les lois de la symbolisation et du langage.

Le test de Rorschach (Chapitre, déjà dans la conception de son auteur, est, bien plus que le TAT, un activateur de la pulsionnalité et de la fantasmatique les plus archaïques, propre à fouetter le potentiel hallucinatoire du sujet. C'est animé de cette intention qu'Hermann Rorschach l'a inventé. Cet activateur de la pulsionnalité archaïque qu'est le test de Rorschach fait volontiers surgir les imagos les plus primitives et réveille les fantasmes et les angoisses qui leur sont attachés: castration, perte d'objet, vide, destruction, morcellement...

A la différence du TAT, le test de Rorschach s'interprète au mieux en référence à la deuxième topique freudienne: ça, moi, surmoi.

Qu'on le considère comme un test projectif ou un test perceptif, la perception est ici biaisée par le stimulus endogène, c'est-à-dire les pulsions, celles qui émanent du ça, mais tout autant du surmoi et plus particulièrement du surmoi archaïque, héritier non du "complexe d'Oedipe", mais de la violence pulsionnelle originare.

C'est bien parce qu'il se défend essentiellement contre les pulsions primitives que le moi trouve dans l'organisation perceptive des taches le médium qui lui permet de faire

étalage, s'il est permis de s'exprimer ainsi, des moyens dont il dispose pour travailler les pulsions à travers ses capacités réactives, défensives, organisatrices, "synthétiques" ou créatives.

Il n'est pas étonnant que le test de Rorschach ait connu une faveur particulière aux Etats-Unis, dans le sillage de l'Ego Psychology (Beck, Klopfer, Rapaport, Schachtel, Schafer, Piotrovski et bien d'autres), car l'école américaine a mis l'accent sur les fonctions dites synthétiques et adaptatives du moi, orientant la démarche interprétative dans un sens de plus en plus cognitiviste, courant dont le représentant aujourd'hui le plus connu est John Exner, devenu incontournable.

Cette tendance a fini par éclipser le premier courant, germano-helvétique (Binder, Kühn, Minkowska, Salomon, Bohm...) dont la tendance dominante était phénoménologique.

Du fait que le Rorschach met essentiellement en jeu l'affrontement entre le moi et les pulsions, toutes les réponses peuvent être considérées comme des symptômes au sens psychanalytique du terme : formation de compromis et de substitut par la production d'un percept qui signe la qualité et la réussite du travail psychique ou ses lacunes et ses échecs.

C'est dans ce sens, proche de l'orthodoxie freudienne, que s'est orientée l'Ecole Française du Rorschach (Anzieu, Timsit, Rausch de Traubenberg, Chabert...) à laquelle nous nous rattachons plus particulièrement. Toutefois, nous avons tenu un large compte des autres modalités d'approcher le Rorschach, notamment l'approche exnérienne.

Le test de Szondi n'a pas été utilisé dans le premier temps de notre recherche parce qu'à cette époque nous ne le connaissions pas.

S'il arrivât qu'il différenciât nos trois groupes dans un sens analogue aux deux autres tests projectifs, nous aurions un bon argument pour nous autoriser à penser que les facteurs discriminants voire même peut-être la structure en tant que totalité organisée, correspondraient à des caractéristiques relativement spécifiques et stables de la personnalité de nos sujets.

Szondi a défini son schéma comme un "système pulsionnel", et son test, dans lequel se trouve incluse la théorie structurale du schéma, comme un "test de diagnostic des pulsions".

Si Szondi n'est pas parvenu à justifier vraiment l'emprunt qu'il fait à Freud du concept de pulsion pas plus qu'il n'a réussi à fonder en théorie l'intuition de la qualité structurale de son schéma pulsionnel, qualité de structure qu'il affirme sans pouvoir la démontrer, ses continuateurs (Schotte, Mélon, Lekeuche, Kinable, Poellaer) ont tenté de mener à bien cette tâche d'élaboration théorique et renouvelé du même coup l'interprétation d'un test qui était tombé en désuétude.

Si le test de Szondi est réputé préverbal du fait que le langage n'y est pas nécessaire, il n'empêche que, les stimuli étant des visages, ceux-ci jouent un rôle de médiateur des pulsions au sein d'un procès dynamique qu'on peut qualifier de transférentiel à minima dans le sens où le visage porte l'empreinte du travail de et sur la totalité des pulsions, qu'il est le révélateur énigmatique du jeu pulsionnel d'un sujet mais qu'il est aussi pour un autre sujet qui le regarde, un puissant activateur des pulsions chez cet autre, devenant par là le support d'un mouvement transférentiel qui fait entrer le pulsionnel dans la dialectique de l'intersubjectivité.

La question de la spécificité des trois tests quant à savoir ce qu'ils permettent d'appréhender du fonctionnement psychique et des niveaux de la personnalité, cette question n'a jamais été résolue ni même abordée bien qu'elle se pose de toute évidence et qu'elle réclame sinon une réponse claire et nette, du moins quelques lumières.

C'est un travail qui nous retient au moins autant que l'objet propre de notre recherche concernant le fonctionnement psychique du grand adolescent.

Nous classerions volontiers les trois tests dans un ordre qui serait celui d'une élaboration croissante de la dynamique pulsionnelle globale, en ce sens que, nous référant au dualisme le plus général opposant le moi et les pulsions,

- le Rorschach révèle les stratégies du moi en tant qu'il est directement confronté à l' "attaque" pulsionnelle,
- le Szondi fait voir comment le moi se structure dans la relation aux objets, la pulsionnalité étant actualisée et vectorisée à travers un mouvement qu'il n'est pas exagéré de qualifier de transférentiel au sens freudien du terme,
- le TAT confronte le moi à lui-même dans la mesure où, à l'instar de ce qui se produit dans le rêve, les interactions entre les objets sont révélatrices des relations d'objets internes qui correspondent à l'ensemble des identifications constitutives du moi.

Nous espérons montrer que ces outils d'investigation se complètent heureusement et contribuer ainsi à une meilleure connaissance du fonctionnement psychique, plus spécifiquement celui de l'adolescent en passe de devenir adulte.

* * *

D'un point de vue méthodologique, nous avons interprété séparément, à l'aveugle, et dans l'ordre, successivement, les tests cognitifs, puis le TAT, le Rorschach et enfin le Szondi.

Nous avons adopté cette méthode parce qu'elle nous paraissait aller du plus concret (le TAT) au plus abstrait (le Szondi). Après-coup, nous pensons que c'était la meilleure façon de procéder, en tout cas la plus exigeante et la seule rigoureuse du point de vue de l'éthique scientifique.

En effet, si on commence par le Szondi qui contient en lui-même son schéma structuré - structurant, il en surgit une *Gestalt* si prégnante qu'elle risque de biaiser toutes les interprétations subséquentes; il faut donc obligatoirement interpréter le test de Szondi en dernier lieu.

De ce point de vue, le Rorschach occupe une position intermédiaire, tandis que le TAT réclame un travail élaboratif à la fois plus difficile et plus hasardeux, du moins si on l'interprète selon les règles de la méthode psychanalytique.

C'est seulement dans notre chapitre casuistique et au niveau de nos conclusions que nous nous autoriserons à jeter des ponts entre les élaborations que nous aurons établies pour chacun des tests pris isolément.

Conclusions

L'adolescence est le temps des paradoxes.

C'est dans le même mouvement de séparation-individuation que l'adolescent éprouve le sentiment élationnel du devenir-soi et le désarroi ou la souffrance de qui, sans le savoir, inconsciemment, doit faire le deuil de l'enfance, de ce qu'il a été à travers ce qu'il en a été de ses relations anciennes aux imagos parentales.

"L'adolescent est seul et ne veut pas qu'on le comprenne", dit très justement Winnicott.

Mais, dans le même moment, il devient au plus haut point dépendant des aléas de l'environnement, surtout familial, et du regard des autres, des adultes et de ses pairs, qu'il rejette souvent avec violence, en se comportant à tous niveaux, en fonction quasi exclusive de ce regard de l'autre qu'il sollicite sans cesse en même temps qu'il lui dénie toute valeur.

"Cette dépendance met en danger son équilibre narcissique et dans le même mouvement l'achèvement de ses identifications. Les aménagements de cette dépendance et de ses effets, ses échecs et leur lien avec les réponses psychopathologiques demeurent en partie obscures. Il en est de même des différences de réponse selon l'âge, et le sexe, sur lesquelles on ne dispose que de données fragmentaires comme d'ailleurs sur ce qui constitue le processus d'adultisation".⁴

C'est ainsi que se termine l'article le plus récent de Philippe Jeammet, intitulé: "Adolescence et processus de changement", paru dans le "Traité de Psychopathologie" de Daniel Widlöcher (1994).

Le constat est celui d'une grande incertitude.

Les problèmes qu'il soulève sont ceux qui nous ont sollicités depuis le début de notre travail avec les adolescents: que veut dire être adolescent, plus particulièrement dans le contexte socioculturel qui est le nôtre, que veut dire devenir ou être adulte, que veulent dire devenir homme ou femme, que veut dire accéder à une identité, enfin y a-t-il des façons anormales d'être dans la norme et qu'est-ce qui nous autorise à parler de maturation, de réussite ou d'échec du processus d'adultisation?

Ces questions ne peuvent pas recevoir de réponse claire et définitive mais elles réclament d'être traitées avec le plus grand sérieux, parce que, aujourd'hui plus qu'autrefois, l'adolescence et les adolescents posent des problèmes aigus et urgents pour lesquels il n'y a pas de recette ni de solution a priori.

S'il est vrai, comme le dit Jean-Pierre Vernant, que la grande différence entre le mythe et la tragédie, c'est que le mythe propose des solutions et donne des réponses à des problèmes qui ne sont pas d'actualité tandis que la tragédie pose des problèmes réels pour lesquels il n'y a ni réponse ni solution, alors on peut dire sans exagération ni pathos que l'adolescence est aujourd'hui devenue et deviendra toujours plus à l'avenir, l'âge du tragique.

Il y a des hasards qu'on appelle objectifs parce qu'ils apparaissent après-coup comme les révélateurs d'un fait occulté jusque là.

C'est un de ces hasards qui a voulu qu'en 1962, soient parus trois ouvrages importants dont on peut dire qu'ils sont au point de départ d'une interrogation et d'un travail de recherche sur les adolescents, qui nourrissent aujourd'hui une littérature extrêmement abondante dans le domaine psychanalytique, en contraste complet avec le silence presque religieux qui avait succédé aux trois pages que FREUD a consacrées à l'adolescence dans ses "Trois Essais sur la théorie sexuelle" en 1905.

⁴ Philippe Jeammet (1994). Adolescence et processus de changement. In D. Widlöcher, "Traité de Psychopathologie", Paris, PUF, 1994, p. 728.

Les trois ouvrages que nous mentionnons sont l'article de Winnicott sur "L'adolescence", celui d'Evelyne Kestemberg sur "Identification et identité" et le livre de Peter Blos sur "Les adolescents".

Ces trois ouvrages restent pour tous les auteurs des références majeures. C'est pourquoi nous les avons commentés longuement dans notre introduction théorique.

La réflexion sur l'adolescence entraîne inmanquablement une réflexion sur la culture car il n'est que trop évident qu'une culture se reconnaît aux adolescents qu'elle produit.

Or, dans notre culture qu'on n'ose plus appeler moderne mais qu'on qualifie tantôt de post-moderne ou post-industrielle, plus personne ne sait très bien ce que sont les normes ni ce qui fait encore fonction ou non de modèle culturel ou de référence identificatoire.

Le "polymorphisme identificatoire" que tous les auteurs invoquent à propos de l'adolescence n'est certainement pas sans rapport avec la disparition des repères identificatoires que les rites de passage ont magnifiés dans toutes les sociétés que nous appelons aujourd'hui archaïques.

Cette question nous est apparue cruciale au décours de notre cheminement. Aussi avons-nous tenu à envisager l'adolescence sous un angle anthropologique, et donc aussi dans la perspective d'une anthropologie psychanalytique, notre conviction s'étant entretemps affermie que la psychanalyse ne peut pas être une science si elle méconnaît sa dimension fondamentalement anthropologique.

C'est à la même époque, en 1963, qu'a paru le premier livre de Georges Lapassade: « L'entrée dans la vie ». Essai sur l'inachèvement de l'homme", que les psychosociologues reconnaissent comme un livre prophétique ou au moins un livre- symptôme.

On trouve en écho chez Lapassade, dans un style assertif, l'évocation de tout ce qui fait ou allait faire problème et qui est passé inaperçu dans l'euphorie superficielle des années soixante.

Nous citons quelques lignes de la préface de la seconde édition de l'"Entrée dans la vie".

"La maturité est un masque...

Les civilisations traditionnelles ont glorifié et ritualisé cette étape où l'adolescent sort des incertitudes de l'enfance, termine sa croissance, prend sa place définitive dans la société, devient adulte. Ils soumettent les jeunes à des épreuves destinées d'abord à établir qu'ils possèdent ces qualités qui font l'homme adulte: la maîtrise de soi, la capacité de tenir ses engagements, d'être responsable, de faire son métier, de transmettre la vie...

L'improvisation, la spontanéité créatrice ne sont que des phases préliminaires, et qu'on ne montre pas. Elles sont refusées, comme est refoulée l'enfance derrière les masques de la maturité. L'ordre règne. Cet ordre traditionnel, fondé sur l'organisation hiérarchisée du monde, a trouvé partout des justifications prestigieuses... Les adultes succédaient aux adultes.

(Aujourd'hui et pour toujours), plus rien n'est fixe, pas même la notion de maturité. La destruction accélérée des vieilles structures nous a même aidé à comprendre, avec Bolk, que la maturité, loin de se situer au terme du devenir humain, se trouve à ses origines mêmes. Les adultes, c'étaient nos ancêtres, et l'homme progresse en s'éloignant de cet état originel. L'étude des sociétés dites primitives nous montre d'ailleurs quelle primauté, aujourd'hui effacée, y est donnée au mythe de l'adulte. Dans la vie comme dans la culture, l'adulte incarne bien plutôt le passé que l'avenir.

C'est ce que nous révèle aussi, par d'autres voies, la psychanalyse. Elle découvre, dans l'aliénation, un désir d'achèvement qui est une source de souffrance. On comprendrait mal la psychanalyse en la considérant seulement comme une technique qui permettrait aux individus "restés enfants" de devenir enfin des hommes. La méthode et la cure psychanalytique visent au contraire à déraciner cette illusion d'un achèvement que chacun croit constater chez autrui, et dont il s'imagine privé. En libérant l'homme de cette illusion, Freud a contribué à détruire le mythe de l'adulte.

Ainsi, la stabilité et la maturité sont partout mises en question en tant que valeurs, en tant que normes... Nous n'avons plus besoin, pour agir, d'imaginer un âge adulte de l'individu ni de l'histoire, d'imaginer un avenir sans conflits et des groupes humains réconciliés dans le dimanche de la vie....Quant à la pensée qui veut rendre compte de notre temps, elle abandonne le discours et ses propos définitifs: c'est dans l'*essai* qu'elle trouve son expression véritable.

Dans un monde en révolution permanente, voici venu le temps d'apprendre à vivre notre inachèvement."⁵

Au moment de conclure, c'est bien cette sensation qui domine, celle d'un travail inachevé et inachevable, mais aussi la joie d'avoir cheminé et découvert mille choses dont nous ignorions l'existence, pour aboutir à produire ce qui n'est effectivement qu'un essai, en dépit des contraintes du discours qui font qu'une thèse de Doctorat est un des rares vestiges qui persiste des antiques rites de passage.

Qu'avons-nous fait?

Nous avons cherché à savoir ce qui pouvait déterminer le positionnement d'un adolescent de dix-huit ans face à un choix d'études, selon qu'il se positionnait lui-même comme "décidé", "hésitant" ou "presque certain" quant à son choix.

Nous avons conservé ces épithètes pour qualifier nos groupes et sous-groupes, sachant très bien qu'il ne pouvait s'agir, dans le chef des intéressés, que d'une position subjective relevant de leur auto-(re)présentation.

Ces trois types de "caractères" que nous avons élus intuitivement, n'accèdent au statut d'une certaine objectivité qu'à la condition d'être traités comme des symptômes au sens que la psychanalyse donne à cette notion, celle d'une "formation de compromis".

L'auto-positionnement de nos sujets dans une des trois catégories est considérée exclusivement sous l'angle du symptôme. Nous n'avons donc pas cherché à savoir si le caractère décidé ou hésitant correspondait à une quelconque réalité au niveau du comportement.

Nous nous sommes seulement demandé : " Par quelle dynamique psychique, s'il y en a une, ce simili-symptôme est-il sous-tendu?"

Cela revient à faire l'analyse du moi de nos sujets, dans ses aspects cognitivo-perceptifs et ses dimensions identificatoires, si on veut bien admettre que le moi est, parmi "les instances de la personnalité"⁶, cette instance qui doit réaliser le compromis entre les exigences pulsionnelles plus ou moins conscientes (ça), les interdits et les idéaux plus ou moins intériorisés (surmoi- idéal du moi) et les contraintes de la "réalité" (Logos et Anankè).

Au terme de notre parcours, nous estimons avoir eu beaucoup de chance de parier sur ce tiercé. Sans ce fil rouge, nous ne voyons pas bien comment nous aurions pu maintenir le cap d'une traversée qui nous a fait connaître de bout en bout l'angoisse du naufrage.

Aujourd'hui, nous sommes heureuse d'avoir remis les pieds sur la terre ferme avec le sentiment d'avoir acquis le pied marin.

Donc nous avons soumis trente sujets âgés de dix-huit ans, ayant terminé leurs études secondaires, cinq garçons et cinq filles pour les six sous-groupes, à une batterie de tests cognitifs et projectifs: le DID, le locus de contrôle pour les tests cognitifs, le TAT, le Rorschach et le Szondi pour les tests projectifs.

Nous les avons retestés quatre ans plus tard. Un seul sujet n'a pas pu être recontacté.

Pour le test de Szondi, nous ne possédons que le test qui correspond à l'âge de 22 ans, ce test nous étant inconnu au moment de notre recherche inaugurale.

Pour la méthode employée, nous prions le lecteur de se reporter à notre "présentation" et aux parties théoriques introductives des chapitres 5 à 8. Nous avons interprété pour chaque groupe, dans l'ordre, et séparément, les tests cognitifs, le TAT, puis le Rorschach et le Szondi pour terminer.

⁵ Georges Lapassade (1963). L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme. Paris, Minuit, 1978, pp. 7-9.

⁶ Titre de la troisième des "Nouvelles conférences sur la psychanalyse", Sigmund Freud, 1933.

Chaque test ayant été travaillé à des époques différentes qui se sont étendues sur deux jours pour les tests cognitifs, environ neuf mois pour le TAT, six mois pour le Rorschach et trois mois pour le Szondi, nous espérons que notre jugement est resté à l'abri des biais que peuvent induire les comparaisons entre différents tests. Nous avons fait tout ce qui était possible pour éviter ce genre de contamination.

Sauf pour ce qui concerne le TAT, nos conclusions sont le fruit d'une analyse de cas individuels balisée aussi fermement que possible par une analyse statistique de toutes les données quantifiables possibles.

Nous présentons séparément les résultats des tests cognitifs et des tests projectifs parce que, si les signifiants sont parfois les mêmes, les signifiés, c'est-à-dire les concepts, sont complètement différents. Nous avons dû nous rendre à l'évidence: il serait dangereux de comparer des phénomènes qui relèvent de champs hétérogènes en s'appuyant sur des homonymies qui ne pourraient que produire une confusion sémantique grave.

Par contre, bien que la chose soit difficile et exige un long travail de pensée sur les concepts, il est possible d'interpréter les trois tests projectifs d'un même point de vue théorique, basé sur le corps de concepts homogènes et relativement bien définis que constitue la métapsychologie freudienne, revue et corrigée incessamment par une pléiade de continuateurs qui font que le bateau "flotte mais ne coule pas".

Nous présentons nos résultats de la manière la plus succincte possible, renvoyant le lecteur, pour ce qui est des détails et des nuances, aux discussions finales de nos chapitres expérimentaux.

Les tests projectifs.

Le TAT.

Les sujets décidés

Chez les **filles décidées**, dans nos quatre premiers cas, nous constatons une défense de type névrotique assez énergique, dirigée essentiellement contre une conflictualité oedipienne qui est peu conscientisée, et une culpabilité inconsciente qui engendre un besoin d'auto-punition ou, conjointement, un besoin de réparer, ce qui permet d'inférer l'existence d'un surmoi relativement sévère, d'origine maternelle.

Chez Sophie (2), dont nous analysons le cas en détail dans notre partie casuistique, la défensive est plus élaborée, dans un sens "obsessionnel", à condition qu'on veuille bien entendre par là une plus grande intériorisation du rapport à la loi, et une meilleure isolation des affects de culpabilité, qui lui permet de les perlaborer par le travail de la pensée et d'accéder ainsi, mieux que les autres, à la notion de responsabilité personnelle, soit à une éthique plus ferme.

Chez Véronique (5), la défensive maniaque apparaît comme une forme de radicalisation du déni de la rivalité oedipienne ou fraternelle, et de l'hostilité qui les sous-tendent.

Pour ce qui concerne l'*évolution dans le temps*, il apparaît que la défensive névrotique s'est durcie dans deux cas (1 & 4), avec un appauvrissement corrélatif de l'élaboration psychique et de la fantasmatisation, qu'elle s'est par contre assouplie dans un cas (3) et que les deux sujets qui sont les plus atypiques (2&5) par rapport à l'ensemble du groupe, sont restés relativement stables du point de vue de leur organisation psychique globale.

Enfin, en ce qui concerne notre préoccupation de départ, à savoir l'élucidation d'une possible dynamique intrapsychique sous-jacente au caractère décidé de la fille, elle nous renvoie à une série de facteurs qui sont partiellement inter- corrélés: le **contre-investissement de la réalité externe** corrélatif d'une **consolidation du moi névrotique- adaptatif** (refoulement et négation de la conflictualité interne, ici surtout traversée par les courants multiples et ambivalents de l'Oedipe) , parfois un besoin pressant de réparation (1, 2 & 3) , en tout cas l'instance d'un surmoi exigeant qui n'autorise pas ou peu la fuite dans la fantaisie.

Dans le cas des **garçons décidés**, nous avons beaucoup de mal à ressaisir quelque caractéristique commune à leur positionnement "décidé", contrairement à ce que nous avons observé chez les filles décidées chez qui la position décidée correspond le plus souvent à un contre-investissement de la réalité externe destiné à consolider un refoulement normatif et à renforcer un moi névrotico- normal.

Deux garçons seulement (Vincent 9 et François 7) ont une organisation qu'on peut qualifier de névrotique. Chez ces deux sujets, nous sommes plutôt tentée de parler de "fuite vers la réalité" que de contre-investissement, tant il semble qu'ils trouvent dans la réalité externe un remède à leur souffrance psychique, liée à un Oedipe malheureux, plutôt qu'un état qui leur servirait à renforcer le moi et à leur conférer une identité solide.

Deux sujets (Benoît 10 et Alain 6) ont une organisation psychopathico- perverse , plus psychopathique sadique- anale pour Benoît et homosexuelle masochiste pour Alain. Ici aussi on pourrait parler de fuite vers la réalité, mais, la composante perverse étant dominante, la réalité est utilisée comme une source d'excitation, c'est-à-dire le contraire de ce que font Vincent 9 et François 7 qui s'en servent comme d'un pare- excitation. C'est aussi ce que fait, semble-t-il, Dominique (8), mais pour échapper à une problématique plus archaïque liée à la persistance d'un fort noyau paranoïde.

En l'espace de quatre ans, on peut dire que le sujet qui a fait le plus de progrès est Vincent (9), qui a surmonté la tentation de stagner dans l'hystérie, ensuite Dominique (8) qui a accédé à la position dépressive au sens kleinien du terme, tandis qu'Alain (6) a régressé vers une position défensive contre son homosexualité foncière, adoptant une position paranoïaque, que François (7) s'est stabilisé dans une position prégénitale anale (argent et réussite sociale sans composante sublimatoire), tandis que Benoît (10) est resté égal à lui-même, incapable de sortir d'une position psychopathique.

En conclusion, si le caractère symptomatique "décidé" est sous-tendu par une psychodynamique relativement spécifique , c'est celle , classique, du refoulement du conflit oedipien, lié à l'importance des exigences surmoïques, avec comme corrélat, un contre-investissement sthénique de la réalité externe qui a pour effet de maintenir et consolider le refoulement. Cependant cette explication ne paraît défendable que dans le cas des filles "décidées", les garçons ayant beaucoup plus de mal à assumer le travail de refoulement.

Les sujets hésitants

Les **filles hésitantes** se caractérisent toutes, à l'exception de Caroline (15), par une **sexualisation de la pensée** qui devient l'exutoire d'une conflictualité intrapsychique aiguë où dominant, dans l'ordre, une rivalité oedipienne acharnée poussée à l'extrême (Marie-Noëlle 14), ou vécue sur le mode traumatique (Véronique 12) , la régression perverse sado- masochiste (Brigitte 11), ou la mise en forme névrotico- caractérielle (obsessionnelle) de celle-ci (Laurence 13 et peut-être aussi Caroline 15).

La sexualisation de la pensée rend compte de la **richesse prolifique de la production fantasmatique, expressive d'une conflictualité aiguë où c'est la bisexualité qui se trouve être au premier plan**, sauf pour Véronique (12) qui paraît être momentanément la seule en mesure de dépasser ce problème.

A notre avis, c'est l'intense fixation bisexuelle de ces sujets qui rend compte de la sexualisation invasive de leur pensée, qui l'intoxique pour ainsi dire, mais où ils se complaisent, **complaisance** qui dans l'immédiat les empêche de poser un choix quelconque qui signifierait, à un niveau symbolique, le renoncement à la bisexualité et donc à un sentiment de complétude imaginaire auquel elles s'accrochent encore pour un temps indéterminé.

L'hypothèse d'une organisation obsessionnelle vraie ne peut être retenue que pour Laurence (13), encore que dans son cas, il semble s'agir d'une organisation plus caractérielle que névrotique au sens de productrice de symptômes.

D'une passation à l'autre, on observe une aggravation du processus de sexualisation de la pensée chez Brigitte (11), une légère déssexualisation chez Marie-Noëlle (14), une progressive déssexualisation maturante chez Véronique (12), et le statu quo chez Laurence (13) et chez Caroline (15).

Tous les **garçons hésitants**, à l'exception de Laurent (17) qui n'a malheureusement pas été retesté, se caractérisent soit par une **inversion sexuelle nette** doublée d'un masochisme pervers pour Olivier (16) et d'une défensive paranoïde ou paranoïaque pour Yves (19) et Fernand (20), de manière plus mitigée chez ce dernier.

Dans le cas d'Yves (18), la fixation sadique-anale dans la relation prégénitale à la mère empêche d'atteindre le stade génital, d'autant plus que le modèle paternel est défectueux. La composante paroxysmale est très sensible chez Yves (18) et Fernand (20), témoignant d'une conflictualité aiguë partiellement extériorisée en symptômes hystéro-épileptiques. Dans le cas de Laurent (17), le surmoi étant fondu avec l'idéal du moi, il y a un manque de choix personnel, comme si la latence était prolongée.

Dans tous les autres cas, en raison de l'homosexualité dominante et de ses avatars pervers ou paranoïdes (16, 19, 20) ou de la fixation prégénitale (18), le processus identificatoire normatif est enrayé, l'Oedipe ne peut pas trouver une voie de résolution ni même être atteint, si bien que l'identité reste inéluctablement flottante.

Dans aucun cas non plus, on ne note une évolution positive: Olivier (16) stagne dans la perversion, Yves (19) radicalise sa position paranoïaque, Yves (18) et Fernand (20) ne parviennent pas à surmonter une culpabilité archaïque autrement qu'en développant une symptomatologie paroxysmale ou en s'épuisant en réparations inutiles.

En résumé, à la différence des sujets décidés, les sujets hésitants manifestent une plus grande "**complaisance imaginaire**" qui atteste d'une moindre tendance au refoulement. La problématique identificatoire bat son plein dans presque tous les cas, axée chez les filles sur une réticence certaine à abandonner une position de complétude **bisexuelle**, tandis que chez les garçons, c'est la composante **homosexuelle** qui, du fait de son importance dans l'économie libidinale, apparaît comme une fixation indépassable entraînant des aménagements multiples (pervers, paranoïaques et paroxysmaux).

Les sujets presque certains

En dépit de quelques variantes, les filles "**presque certaines**" présentent une caractéristique commune.

Elles continuent de vivre l'**Oedipe à chaud** dans un registre **archaïque** dominé par des imagos parentales omnipotentes où la mère (phallique) occupe la première place.

Le **dilemme séparation-individuation** est porté à son comble avec la tentation d'éterniser la relation à la mère prégénitale.

Cette stagnation nous plonge dans une ambiance franchement sado-masochiste qui débouche sur la soumission masochiste (morale) chez Daisy (21), sur un masochisme plus érotisé, soutenu par la régression - hystérique - dans le fantasme et la complaisance somatique, chez Nathalie (23), sur une dépressivité - liée au désinvestissement objectal - résignée chez Patricia (24), Véronique (25) étant finalement la seule qui accomplit, quoique douloureusement, un travail de deuil qui l'autorise à réaborder l'Oedipe sous un angle non archaïque.

Murielle (22), dans la même perspective d'une persistance du lien préoedipien à la mère primitive, offre l'exemple de l'aboutissement pathologique de cette problématique archaïque indépassable: l'objet est abandonné, le corps propre également, les affects sont gelés; seule reste investie une activité mentale relativement importante mais dévitalisée, tournant à vide, comme dans un roman policier de série B.

On est frappé, à la lecture des protocoles des **garçons "presque certains"** par quelque chose qui leur est sensiblement commun, à savoir une fixation prégénitale tenace, tantôt au père, tantôt à la mère, mais jamais, de toute manière, à des imagos sexuellement différenciées.

Ce qui ne peut manquer de retenir l'attention c'est la prégénitalité prégnante de tous ces sujets. La voie de l'Oedipe, si on entend par là l'acceptation de la différence des sexes et des générations, la tolérance à une inévitable ambivalence génératrice de souffrance psychique et la reconnaissance des limites du désir qui permet à celui-ci de se survivre à lui-même à travers le sacrifice de l'omnipotence originare, tout cela, qui n'est pas drôle, leur est inaccessible, non symbolisable, et c'est pourquoi, de tous nos sujets, ils apparaissent comme les plus souffrants ou les plus limités, puisque, il faut bien l'admettre, la réalité devient notre limite si nous ne sommes pas capables de nous limiter nous-mêmes.

Frédéric (26) ne doit son salut qu'à la solution de l'investissement d'objet partiel que constituent la réussite professionnelle et l'accumulation d'une fortune, Yves (29) emprunte la même voie, Eric (28) cultive une mégalomanie stérile qui ne peut que lui renvoyer l'image de son néant, Vincent (27) est devenu un parfait misanthrope, contempteur de l'humanité dont il devrait quand même bien se rendre compte qu'il en fait partie, Dany (30) enfin, est, en dépit de ses outrances, le plus pathétique de tous nos sujets, rêvant de dépasser un père qu'il fantasme, à la manière de Dostoïevsky, comme un monstre pervers, avec le fantasme rédempteur de remplir la mère bafouée par un père indigne, d'une multitude de beaux enfants qui seraient autant de représentants de sa personnalité multiple, qu'on pourrait qualifier, à la mode d'antan, d'hystéro-épileptique.

Si les sujets "presque certains" ont une caractéristique commune, il faut essentiellement la chercher du côté d'une **régression prégénitale** qui est la résultante de l'échec génital-oedipien, le but de la régression étant de conserver ou de retrouver quelque chose de la toute-puissance infantile. Chez les filles, cela équivaut à maintenir vivaces des imagos parentales toute-puissantes, avant tout l'imgo de la mère phallique omnipotente, dont elles ont beaucoup de mal à se séparer.

De toute manière, c'est dans le groupe des presque certains que la problématique de séparation-individuation est le plus aiguë.

Les garçons vivent encore plus mal la séparation et accentuent la tendance régressive jusqu'à atteindre les limites du pathologique.

Le Rorschach

Les sujets décidés

Les sujets décidés, **surtout les filles**, se distinguent par le caractère très adapté, voire hyperadapté, de leur fonctionnement psychique, tant au plan cognitif qu'au plan dynamique.

Leur conduite paraît être essentiellement régie par le principe de réalité: besoin de maîtrise rationnelle, synthétique et objective du réel ("G" simples ou davantage élaborées, rarement combinées, D% augmenté), adhésion conformiste au mode de pensée collectif, insertion sthénique dans le réel et la réalité sociale commune, attention aiguisée (F+% élevé) et bonne capacité de contrôle des stimuli tant externes qu'internes (TRI extratensif des filles décidées, fermement associé à un type couleur de gauche).

L'ensemble de ces orientations témoigne du primat du réel et, corrélativement, d'une mise à distance (refoulement) de tout ce qui appartient davantage au registre de la vie intérieure centrée sur les fantasmes de désir, producteurs de représentations et d'affects capables d'infiltrer le préconscient. A un niveau inter-groupal, c'est chez les décidés qu'on

repère le moins de kinesthésies - et ce, aux deux passations -, ce qui corrobore l'hypothèse que nous venons d'émettre d'une barrière refoulante ferme.

Si les filles décidées ne laissent qu'une maigre part à ce qui relève du registre pulsionnel-fantasmatique, recourant donc préférentiellement à la défense par le refoulement et au contre-investissement (de type souvent contra- phobique), qui lui fait pendant, de la réalité extérieure et du concret (BI% pur et BI% total faibles aux deux passations) - position qu'elles vont conserver au cours du temps - , les garçons décidés se montrent quant à eux plus sensibles , ou plus vulnérables, aux sollicitations pulsionnelles affectivo - émotionnelles (F% en dessous du seuil normatif, BI% total élevé).

Pour ce qui concerne les **garçons décidés**, au premier moment de la rencontre (18 ans), on repère une certaine inclination régressive- dépressive (réponses texture) liée sans doute à une anxiété diffuse en rapport avec une insécurité affective difficilement symbolisable (FA% augmenté).

Au fil du temps, leur tendance à l'accrochage régressif s'estompe tandis qu'on voit poindre une certaine défensive paranoïde- projective (augmentation des kp de la première à la seconde passation).

Les sujets hésitants

Les sujets hésitants se caractérisent par l'originalité et la créativité de la pensée. Ils exploitent avec une étonnante aisance leurs capacités autoplastiques et leur aptitude à la symbolisation pour optimiser leur vie fantasmatique, usant de la défense par le fantasme et annulant ou métabolisant de la sorte ce qui pourrait être source de souffrance psychique ou d'angoisse (BI% pur augmenté, abondance de K).

Ils accordent le privilège à ce qui est de l'ordre du senti et de l'intérieurement vécu (F% diminué), en association avec une certaine complaisance imaginaire infantile (augmentation des kan).

La perméabilité aux sollicitations pulsionnelles et aux affects est particulièrement évidente chez les garçons. Ceux-ci manifesteraient par ailleurs une tendance à se fragiliser ou à se désadapter au cours du temps (F+% diminué à la seconde passation), à désinvestir progressivement le réel objectif et la réalité sociale.

Ce n'est pas le cas des **filles hésitantes** qui, au contraire, tendraient plutôt à évoluer positivement au cours du temps. Très souples au départ (18 ans) dans leur disposition au changement (rapport actif/passif, au niveau des kinesthésies, témoignant d'une grande plasticité idéationnelle selon la terminologie d'Exner), elles manifestent dans le second temps une poussée kinesthésique active (kinesthésies humaines et actives) particulièrement impressionnante qu'on peut interpréter dans le sens d'une maturation psychique. Le travail assidu qu'elles effectuent au niveau de l'élaboration fantasmatique rendrait compte de leur meilleure tolérance à la frustration et témoignerait, à travers l'intégration active de leurs désirs à la totalité de leur vie psychique, d'une accession progressive au processus de secondarisation. La richesse d'exploitation des différents modes d'expression pulsionnelle, tant dans le registre des représentations fantasmatiques que dans celui des affects, est patente.

Sans conteste les plus créatives au niveau idéationnel - avec une "complaisance kinesthésique" délicate à interpréter -, elles se montrent également douées d'une sensibilité émotionnelle vive.

Cette réceptivité aux sollicitations intérieures se conforte en outre d'une pondération améliorée au cours du temps: quatre filles hésitantes sur cinq passent d'un type couleur de droite à un type couleur de gauche d'une passation à l'autre.

Toutefois, ce progrès (le F+% déjà élevé à la première passation s'élève encore davantage à la seconde) ne se réalise pas sans quelque déviance de l'activité psychique (accentuation des scores spéciaux de niveau 2 au second temps du testing) ni sans production d'angoisse (inflation du FA% à la seconde passation).

Les sujets presque certains

Quant aux sujets presque certains, ils se différencient entre eux encore plus nettement, d'un point de vue psychodynamique, selon qu'ils sont filles ou garçons.

Les filles "**presque certaines**" témoignent d'importantes potentialités représentatives; grandes sont leurs capacités d'élaboration des tensions internes à travers la production de scénarios souvent bien construits et surtout symboliquement représentatifs d'une forte conflictualité intra- psychique (augmentation des K). D'une passation à l'autre, on relève une progression croissante de la production kinesthésique qui témoignerait de l'effort déployé par ces adolescentes pour tenter de trouver une issue à la problématique oedipienne. Nous sommes amenée à penser que cette forte production imageante est une sorte de formation de substitut qui traduirait la poussée identificatoire corrélative d'un travail de deuil des relations d'objets infantiles en train de se faire.

Par ce détour fantasmatique, les filles "presque certaines" tenteraient de conquérir leur indépendance vis-à-vis des imagos parentales afin d'accéder à une autonomie destinale.

Toutefois il apparaît que le processus kinesthésique s'accomplit davantage dans la sphère d'un imaginaire resté infantile que sur une scène plus adulte ($k > K$). Par ailleurs, c'est préférentiellement au niveau des k (et non des K) que se manifeste la tendance active-séparatrice (dont témoigne le rapport $k \text{ actives} > k \text{ passives}$). Le fait que la poussée indépendantiste s'exprime par déplacement dans le registre des kinesthésies mineures (non humaines) nous incite à penser que leur revendication d'autonomie n'est que partiellement assumée. Elle est potentiellement présente mais elle ne peut pas vraiment s'actualiser dans le registre symbolique, ou, pour parler autrement, s'intégrer dans un mouvement de progression génitale harmonisante. Parallèlement, la plus grande production de kob chez les sujets "presque certains" - par rapport aux sujets des autres groupes - renforce l'hypothèse d'une pulsionnalité à forte tonalité sexuelle prégénitale qui n'est pas vraiment élaborée psychiquement et qui reste donc à l'écart du processus d'intégration génitale, sans doute parce que l'instance refoulante interdictrice (le surmoi) a conservé ses caractéristiques archaïques à l'instar des imagos parentales toute-puissantes.

Il apparaît que le désir et la volonté de s'affranchir du milieu ambiant suscite aussitôt une angoisse de culpabilité, mélange confus d'angoisse de castration et de séparation (à la seconde passation, le FA% dépasse la limite au-delà de laquelle il est justifié de suspecter une anxiété sérieuse) qui contraindrait finalement le sujet à se maintenir à un niveau prégénital ou bien l'inciterait à chercher dans un contenant sécurisant le remède à sa détresse. L'angoisse du vide qui est sans doute générée par l'inéluctable de la séparation et la sensation de déséquilibre qui en résulte, appelle une structuration englobante de l'espace que traduirait, au niveau du test de Rorschach, l'opposition entre un B1% pur abaissé et un B1% total fortement augmenté par rapport aux normes habituelles, tendance qui se manifeste encore un peu plus lors de la seconde passation.

Pour ce qui concerne les **garçons "presque certains"**, l'examen de leur évolution ne prête guère à l'optimisme.

De tous les groupes et sous-groupes, ce sont ceux qui s'avèrent les moins productifs (R abaissé).

Farouchement défendus contre tout ce qui émane des pulsions et des fantasmes (B1% total et K diminués aux deux passations), ils ne trouvent que de faibles moyens pour élaborer

psychiquement (fantasmatiquement) leurs tensions intérieures, cependant qu'ils désinvestissent progressivement (de 18 à 22 ans) le réel extérieur, révélant les signes d'une désadaptation croissante (chute des Ban%,F+% et A% à la seconde passation).

Ce qui les caractérise davantage que tous les autres, c'est une conflictualité archaïque qui ne trouve pas les voies de son élaboration psychique et qui finit par emprunter, entre autres, la voie de la somatisation (Anat% augmenté à la première comme à la seconde passation).

Incontestablement, les garçons presque certains sont ceux chez qui les pulsions partielles sont le moins bien intégrées, le moins liées mais aussi le moins bien refoulées, dans le sens où le retour du refoulé se fait sentir dans l'augmentation sensible des kob,d'avantage encore à la seconde passation. Ce sont les sujets les plus réfractaires au primat du principe de réalité et à la secondarisation.

Les difficultés auxquelles ils se heurtent et qui sont liées autant à l'angoisse de castration et de séparation inextricablement mélangées à la nostalgie de l'objet perdu , rendent le travail du deuil quasiment impossible . On trouve chez eux un mélange d'inclination régressive (l'estompage de texture augmente de la première à la seconde passation) et de tendance à la défensive projective- paranoïde (intensification des kp de la première à la seconde passation).

Le Szondi

- les **sujets décidés**, surtout les filles, apparaissent comme bien adaptés, peut-être hyperadaptés, guidés par un idéal principalement éthico- moral qui en font des sujets plutôt conformes sinon conformistes, attachés à leur milieu (familial) et aux valeurs de ce milieu. Sauf exceptions -Benoît 10 et, dans une moindre mesure Alain 7-, la structure de la personnalité est névrotico- normale, axée sur le refoulement entendu dans son sens normatif: mise à l'écart d'une vie pulsionnelle- fantasmatique trop envahissante et , corrélativement, contre-investissement de la réalité externe concrète.

Les filles sont incontestablement mieux structurées que les garçons, surtout dans le sens où leur identification sexuelle pose moins de problème et, l'une étant sans doute liée à l'autre, leur tendance à la régression prégénitale est plus modérée.

- les **sujets hésitants** sont ceux qui "se font un problème" de tout, ce qui fait d'eux des sujets qui , selon la formule consacrée de FREUD, ont tendance à "régresser de l'acte à la pensée", ce qui est une caractéristique "obsessionnelle" typique dans la mesure, mais dans cette mesure seulement , où on oppose l' "hystérique" dont le symptôme équivaut à un ersatz de passage à l'acte, à l'"obsessionnel" qui "mentalise" au lieu d'agir.

Les hésitants s'opposent en tout cas aux décidés sur ce point précis: il n'y a pas chez eux ce "contre-investissement de la réalité" qui est corrélatif d'un refoulement adaptatif. Ce sont plutôt des "penseurs- rêveurs" chez qui, pour une moitié d'entre eux, joue à plein le mécanisme de l'isolation au sens d'une dissociation ou d'un clivage entre la question du but (h,e,p,m) et des moyens ou des objets (s,hy, k,d) qui permettent d'atteindre la satisfaction- but.

Ce qui les caractérise par ailleurs et davantage que les autres groupes, c'est que tous ces sujets hésitants sont confrontés à la question de l'inversion sexuelle sans qu'on puisse dire si celle-ci est plutôt constitutionnelle, innée, ou si elle correspond à un aménagement névrotique classiquement rencontré chez les sujets dont l'organisation psychique globale s'oriente de manière prévalente dans le sens obsessionnel: identification virile- active des filles, identification féminine des garçons.

Ce qui est sûr, c'est que les filles développent des défenses névrotiques contre leurs tendances viriles, ce qui explique certainement pour une grande part l'importance que prend chez elles la conflictualité intrapsychique élaborée sur le mode de la relance auto-réflexive permanente, tandis que les garçons paraissent beaucoup plus désorientés face au problème que leur pose leur inversion avec comme conséquence une fragilité certaine qui les mène au bord de la dépersonnalisation.

- les **sujets presque certains** sont plus difficiles à caractériser. Ce sont les moins adaptés, les moins socialisés, les moins bien structurés, les plus instables en définitive. Peut-être le caractère "presque certain" est-il le stigmate de cette instabilité fondamentale.

Cependant, ici encore, les filles se montrent supérieures aux garçons dans le sens où elles font face à leurs tensions, essentiellement sexuelles, le moi se trouvant mobilisé en permanence dans le sens d'un travail difficile mais acharné en vue de surmonter la question identificatoire, afin de « s'ob-tenir » (*Sich-selbst-er-halten*) enfin dans une image d'elle-même qui assurerait la cohérence de leur moi.

Il n'en va pas de même chez les garçons qui, confrontés à leur ambiguïté sexuelle et aux tensions dans ce domaine, donnent l'impression de démissionner en régressant vers des formes d'organisation du moi où le refoulement est supplanté par des mécanismes plus archaïques de l'ordre du désaveu et de la projection paranoïde.

Chacun des trois tests, sauf rare exception, autorise la saisie du fonctionnement psychique global de nos sujets.

Chaque test apporte sa contribution propre, fournissant chaque fois des compléments d'information sans que, d'un point de vue structural, des contradictions flagrantes apparaissent.

Nous sommes assez étonnée de constater que notre critère de départ se soit finalement révélé efficace pour discriminer entre eux nos groupes et sous-groupes.

Les caractères décidés, hésitants et presque certains, envisagés sous l'angle du symptôme, sont effectivement sous-tendus par une dynamique intrapsychique relativement spécifique, nonobstant ce correctif particulièrement saillant: la dynamique intrapsychique des filles est toujours mieux structurée et, partant, plus aisément ressaisissable que celle des garçons.

Les conclusions suivantes, que nous voulons lapidaires, s'appliquent donc davantage aux filles qu'aux garçons.

Les sujets décidés se caractérisent par la structuration névrotico- adaptative de leur personnalité, avec ces deux corrélats logiques: un investissement sthénique de la réalité externe et un certain rétrécissement de la vie fantasmatique.

Leur organisation a tendance à se maintenir telle quelle au cours du temps, ce qui ne doit pas étonner puisque c'est chez eux qu'on repère de la manière la plus évidente, dès l'âge de 18 ans, des orientations nettes en direction d'une structuration névrotique dominée par le mécanisme du refoulement.

Quant au contenu du refoulé, il est assez facile de repérer les signes indicateurs d'une conflictualité oedipienne déjà solidement cadencée, sans phénomènes régressifs importants.

Les sujets hésitants se situent aux antipodes des décidés.

Leur vie fantasmatique est d'une richesse et d'une diversité foisonnantes. Comme, de plus, elle est de bonne qualité, l'adaptation commune à la réalité extérieure étant préservée, ils donnent l'impression d'utiliser au maximum la scène du fantasme pour tenter d'élaborer une conflictualité qui est davantage axée sur une problématique narcissique, à tonalité bisexuelle pour les filles, homosexuelle chez les garçons. C'est dans le groupe des hésitants que la tendance à l'inversion sexuelle est la plus évidente et que la sexualisation des processus mentaux est le plus manifeste.

Il faut souligner, et le test de Szondi est particulièrement apte à détecter ce phénomène, que l'inversion sexuelle, à trois exceptions près, est généralisée pour l'ensemble de nos sujets.

Pour l'interprétation de ce phénomène nous renvoyons le lecteur à l'hypothèse d'Evelyne Kestenberg - que nous avons longuement commentée dans notre chapitre "Métapsychologie de l'adolescence" - d'une défense ultime contre la rivalité oedipienne par identification inverse, avec toutes les conséquences possibles que cela entraîne, et notamment la plus grande difficulté pour les garçons, de trouver leur identité.

Comme cette tendance, surtout chez les filles décidées, se renforce le plus souvent au fil du temps, nous nous demandons si cette "régression de l'acte à la pensée" peut toujours être envisagée comme une "régression au service du moi" ou si, au contraire, elle signe ce type de "passage à l'acte fantasmatique" (*action-fantasying*) sur lequel plusieurs auteurs, dont Jeammet et Ladame, ont attiré l'attention, le considérant comme propre au fonctionnement psychique de beaucoup d'adolescents.

Les filles hésitantes s'orientent toujours plus franchement dans le sens d'une représentation active et auto-assertive d'elles-mêmes, tandis que les garçons hésitants, par contre, paraissent glisser sur la pente de leur passivité dominante, avec des aménagements

divers de type limite, névrotico-pervers et paranoïdes, parfois simultanément chez un même sujet.

Les sujets presque certains sont ceux chez qui la problématique de séparation-individuation apparaît avec le plus d'acuité.

C'est chez eux que la reviviscence d'un Oedipe archaïque, largement infiltré de représentations pré-génitales omnipotentes, est le plus apparente.

Mais ici encore, on repère une différence flagrante entre les garçons et les filles. Celles-ci déploient un énorme effort psychique pour accomplir un travail de deuil qu'on devine douloureux et difficile puisque l'effort fourni à 22 ans est encore plus considérable qu'à 18 ans.

Les garçons, par contre, sont démissionnaires. C'est dans le sous-groupe des garçons presque certains qu'on trouve le plus de sujets dont, au fil du temps, la désadaptation et l'appauvrissement psychique sont très perceptibles.

Ces constats qu'on voudra bien prendre *cum grano salis* soulèvent des questions multiples et difficiles à élaborer en théorie.

Une impression dominante forte est que nos sujets, à l'âge de 22 ans, témoignent pour la plupart de la persistance vive d'une conflictualité intrapsychique brûlante à l'exception d'une minorité, surtout représentée par les filles décidées, qui s'est précocement stabilisée sur le mode névrotico-normal ordinaire.

Cette problématique aiguë qui fait long feu chez la plupart, concerne de manière très évidente, les questions connexes de l'identité sexuelle et de la séparation bruyante d'avec les imagos parentales infantiles, souvent fortement imprégnées d'archaïsme.

Ce que tous les auteurs que la question préoccupe ne manquent pas de pointer aujourd'hui, à savoir la pérennisation du conflit oedipien et son exacerbation psychique indéfinie dans le temps, ce phénomène transparaît de manière patente chez nos sujets.

Ce n'est guère que dans le cas des filles décidées qu'on peut invoquer cette sorte de cicatrisation traumatique dans laquelle Peter Blos a voulu voir le processus résolutif de l'adolescence avec comme reliquat, la constitution d'une forme de névrose de caractère.

Si nous avons convoqué Georges Lapassade au moment de conclure, c'est parce que nous n'avons nulle envie de jouer les Cassandre.

Peut-être de nouvelles formes d'adaptation psychique, plus autoplastiques, sont-elles en train de s'ébaucher.

Chez la plupart de nos sujets, on découvre un mode de fonctionnement psychique qui, pour être polymorphe, n'en est pas moins riche et constamment travaillé par une conflictualité protéiforme, sans que l'adaptation au réel commun et l'adéquation socio-normative paraissent menacées.

Convoquons une dernière fois le vieux FREUD, quand, dans ces lignes d'un court article⁷, il expose lui-même pour la dernière fois sa conception de l'activité de pensée:

"Le moi-plaisir originel, comme je l'ai exposé ailleurs, veut s'introjecter tout le bon et jeter hors lui tout le mauvais. Le mauvais, l'étranger au moi, ce qui se trouve au-dehors est pour lui tout d'abord identique.

L'autre décision que doit prendre la fonction de jugement, celle qui porte sur l'existence réelle d'une chose représentée, est un intérêt du moi-réel définitif qui se développe à partir du moi-plaisir initial (épreuve de réalité). Maintenant il ne s'agit plus de savoir si quelque chose de perçu (une chose) doit être

⁷ Sigmund Freud (1925). La négation (Die Verneinung). In Résultats, idées, problèmes 2. Paris, PUF, 1985, pp. 137- 138.

admis ou non dans le moi, mais si quelque chose de présent dans le moi comme représentation peut aussi être retrouvé dans la perception (réalité).

C'est, comme on le voit, de nouveau une question de *dehors et dedans*. Le non-réel, le simplement représenté, le subjectif, n'est que dedans; l'autre, le réel, est présent au-dehors *aussi*. Dans ce développement, la prise en considération du principe de plaisir a été mise à l'écart... La fin première et immédiate de l'épreuve de réalité n'est donc pas de trouver dans la perception réelle un objet correspondant au représenté, mais de le **retrouver**, de se convaincre qu'il est encore présent....on reconnaît comme condition pour la mise en place de l'épreuve de réalité que des objets aient été perdus qui autrefois avaient apporté une satisfaction réelle.

Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, met un terme à l'ajournement par la pensée, et du penser fait passer à l'agir. L'ajournement par la pensée, j'en ai aussi traité déjà en un autre endroit. Il est à considérer comme une *action d'essai*, un tâtonnement moteur avec des dépenses de décharges réduites..... L'étude du jugement nous dévoile et nous fait pénétrer, peut-être pour la première fois, la façon dont s'engendre la fonction intellectuelle à partir du jeu des motions pulsionnelles primaires. Le juger est le développement ultérieur, approprié à une fin, de l'inclusion dans le moi ou de l'expulsion hors du moi qui, originellement, se produisaient selon le principe de plaisir.

Sa polarité semble correspondre à l'opposition des deux grands groupes de pulsions dont nous avons accepté l'hypothèse. L'affirmation, comme substitut de l'unification, appartient à Eros, la négation, successeur de l'expulsion, appartient à la pulsion de destruction."

Soyons optimiste et parions résolument sur Eros.

En refusant une "expulsion" trop précoce, qui est la marque de la névrose (négation) et plus encore de la psychose (négativisme), en prolongeant leur "tâtonnement moteur", nos "grands adolescents" ne feraient que rechigner à payer trop tôt l'impôt réclamé par Thanatos.

Martine STASSART, défense de Thèse, 6 juillet 1955.

Titre: "L'évolution psychodynamique à moyen terme du choix vocationnel chez le grand adolescent."

L'adolescence peut se comprendre comme la résultante de toutes les **tentatives d'accomodation à l'état de puberté.**

On y voit à l'oeuvre, avec une acuité particulière, l'exigence de travail imposée à la psyché du fait de sa liaison au somatique.

C'est la poussée génitale qui est à l'origine de ce surcroît de travail psychique qui caractérise l'adolescence ,
avec, en sus,
les particularités que lui confère l'"après-coup",
cependant que vacille l'image de soi que le sujet avait hérité de son enfance,
alors qu'il se trouve en attente d'un nouveau statut culturel et symbolique.

Il y a un rapprochement à faire entre le processus d'individuation qui s'enclenche à l'adolescence et le moment où le petit enfant fait **pour la première fois l'expérience de la distinction entre moi et non-moi,**

moment que Spitz a désigné comme angoisse du huitième mois,angoisse devant l'étranger qui signifie que la mère peut être perdue,
Lacan comme stade du miroir ,
Freud comme entrée dans l'au-delà du principe de plaisir et la contrainte à la répétition

En matière d'ontogenèse, l'abondance des modèles théoriques témoigne de la complexité du problème.

Tous ces modèles ne sont d'ailleurs pas contradictoires ni incompatibles entre eux.
Leur spécificité tient à ce que les auteurs mettent l'accent sur des phénomènes plus particuliers :
la répétition pour FREUD,
la dépression chez Mélanie KLEIN,
le narcissisme chez LACAN,
l'angoisse chez SPITZ,
la séparation chez Margaret MAHLER,
l'attachement chez BOWLBY,
la créativité chez WINNICOTT,
etc.....

Au cours de l'adolescence, se déroule un processus d'individuation similaire mais évidemment beaucoup plus complexe, similaire à celui qu'on

repère aux origines du moi et qui amorce un développement qui devrait déboucher idéalement sur l'acquisition du sens de l'identité personnelle.

C'est à travers ce **mouvement de séparation-individuation** que l'adolescent va éprouver simultanément le **sentiment élationnel** du devenir soi-même d'une part,
et d'autre part,
le désarroi et la souffrance de celui qui, sans le savoir, tout-à-fait inconsciemment, doit faire le deuil de son enfance,
deuil de ce qu'il a été à travers ce qu'il en a été de ses relations anciennes aux imagos parentales.

Fin irrémédiable de l'enfance, contraintes de l'engagement dans le monde, impossibilité d'échapper aux limites de l'existence, dépendance à l'égard des aléas de l'environnement, surtout familial, du regard des autres, des adultes et de ses pairs,

entre la soif d'indépendance et l'accrochage inconscient aux imagos infantiles,
l'adolescent vit le temps de tous les paradoxes
et la traversée qu'il fait de cette **paradoxalité critique** ne se réalise ni d'un pas égal ni en ligne droite.

Progression, digression, régression passent alternativement au premier plan durant ces phases où, temporairement, divers buts antagonistes sont poursuivis en même temps.

Les aménagements défensifs s'enchevêtrent et leurs échecs comme le lien qu'ils entretiennent avec les réponses psychopathologiques demeurent peu clairs.

Le constat général est celui d'une grande incertitude :

les problèmes soulevés par cette incertitude omniprésente sont ceux qui nous ont sollicitée depuis le début de notre travail avec les adolescents.

Que veut dire être adolescent, plus particulièrement dans le contexte socio-culturel qui est le nôtre?

Que veulent dire devenir adulte? devenir homme ou femme? accéder à une identité?

Enfin, y a-t-il des façons anormales d'être dans la norme et qu'est-ce qui nous autorise à parler de maturation, de réussite ou d'échec du processus d'adultisation?

Ces questions ne sauraient recevoir de réponse claire et définitive mais elles réclament d'être traitées avec sérieux et rigueur,

d'être perlaborées sans relâche,

parce que, aujourd'hui, l'adolescence et les adolescents posent des problèmes aigus et urgents pour lesquels il n'y a ni recette ni solution a priori, ni même de modèle théorique compréhensif.

Il aura fallu attendre le début des années 60 pour que l'adolescence cesse d'être selon le mot d'Anna FREUD , " la cendrillon de la psychanalyse" (58).

Elle soulignait par là le faible intérêt que l'adolescence avait suscité jusqu'alors dans la recherche et la littérature psychanalytiques.

C'est en 1962 que paraissent trois ouvrages importants:

l'article de WINNICOTT sur l'adolescence et la proximité qu'elle entretient avec les formes les plus graves de la psychopathologie,

l'article lumineux d'Evelyne KESTEMBERG sur les rapports entre le processus identificatoire et l'identité, plus spécifiquement l'identité sexuelle,

enfin le livre de Peter BLOS, "On adolescence", qui a véritablement révolutionné l'approche psychanalytique de l'adolescence.

Ces trois auteurs ont donné le branle à des interrogations nouvelles et à des travaux de recherche sur le fonctionnement psychique des adolescents, travaux qui nourrissent aujourd'hui une littérature extrêmement abondante dans le domaine psychanalytique.

Dans les trente dernières années, les transformations propres à l'adolescence ont commencé de retenir l'attention d'un nombre croissant d'auteurs,

et ce qui a sans doute été le plus étudié, c'est le **processus de deuil très particulier** qui opère à cet âge, ainsi que tous les mécanismes qui permettent de l'élaborer, de s'en défendre ou de l'escamoter.

Si le travail du deuil a été mis en avant, c'est évidemment parce que c'est ce qui est le plus inconscient à l'adolescence, bien que les rejets de la dépression latente qui fait la toile de fond de l'adolescence, ces rejets sont souvent très apparents à travers l'ennui, la morosité et toutes les conduites qui visent à y échapper.

Dans notre société occidentale, il n'existe plus de convention sociale quant à l'âge où un individu sort de l'adolescence pour entrer dans l'âge adulte.

La définition de la maturité en termes d'âge a varié selon les époques et continue à varier aujourd'hui encore selon les lieux.

Pour ce qui concerne le début de l'adolescence, il n'y a pas de doute qu'il coïncide avec la poussée sexuelle pubertaire, autorisant l'accès à une genitalité qui jusqu'alors n'avait pu se déployer que dans le fantasme et qui avait sommeillé durant toute la période de latence.

Mais pour ce qui concerne la fin de l'adolescence, c'est de façon tout à fait arbitraire qu'on retient l'âge de 20 ans pour les garçons et de 18 ans pour les filles.

Tout le monde admet aujourd'hui que la limite est pour un grand nombre de jeunes, largement repoussée en avant dans le temps.

La réflexion sur l'adolescence ne peut pas manquer d'entraîner une réflexion sur la culture,

car si les exigences accrues de travail psychique apparaissent inhérentes au processus même de l'adolescence,

les **formes** prises par ces changements, comme leurs échecs, sont étroitement tributaires des modalités structurelles de fonctionnement de la société.

Or dans notre culture qu'on n'ose plus appeler moderne et qu'on qualifie, faute de mieux, de post-moderne ou post-industrielle, plus personne ne sait très bien ce qui fait encore fonction de normes, ni ce qui pourrait avoir encore valeur de modèle culturel ou de référence identificatoire.

Le **polymorphisme identificatoire** que tous les auteurs invoquent à propos de l'adolescence n'est certainement pas sans rapport avec la disparition des repères identificatoires que les rites de passage ont magnifiés dans toutes les cultures qu'on a d'abord appelées sauvages, puis primitives ou archaïques ou encore traditionnelles.

Cette question nous est apparue cruciale au décours de notre cheminement.

Aussi avons-nous été progressivement amenée à envisager l'adolescence sous un angle anthropologique et donc aussi dans la perspective d'une anthropologie psychanalytique.

Toutes les sociétés se sont préoccupées d'organiser le passage de l'enfance à l'âge adulte en proposant aux adolescents un modèle initiatique aussi apte que possible à réaliser de la manière la plus économique les transformations inhérentes à cet âge.

Lorsqu'on se réfère aux sociétés dites primitives, on est frappé par **l'universalité et l'uniformité de ce qu'il est convenu d'appeler les rites de passage.**

S'il y a un intérêt certain à se pencher attentivement sur cette question, c'est parce que, comme le soulignent de plus en plus un grand nombre de spécialistes de l'adolescence, une grande part des troubles psychopathologiques propres à cet âge peuvent s'interpréter comme autant de conduites visant à pallier la carence évidente, dans notre culture occidentale, de toute institution analogue à celles qui, dans les civilisations archaïques ou antiques, organisent et encadrent, de manière quasi immuable, le passage de l'enfance à l'âge adulte.

Si les rites ont, entre autres, comme **finalité** d'arracher l'enfant à sa famille biologique pour l'introduire au monde des adultes qui est celui du groupe, du clan ou de la tribu, tout en participant sans réserve des croyances mythologiques communes,

il est par contre évident, comme l'enseigne toute l'expérience psychanalytique, que le sujet occidental a les plus grandes peines à émerger du cocon familial, réduit qu'il en est, pour s'en sortir tant bien que mal, à se forger un mythe personnel dont le caractère aléatoire et précaire ne souffre pas la comparaison avec la force cohésive et la richesse polysémique des mythes collectifs, garants de l'identité groupale.

La finalité des rites est claire:

il s'agit pour les adultes d'intégrer aussi efficacement que possible les adolescents au groupe social,

en leur imposant des **épreuves violentes** qui exigent une **soumission** totale,

où le **corps** est directement concerné, recevant des marques tangibles, notamment à travers la circoncision ou l'excision,

marques qui doivent le **situer** à sa juste place dans la lignée des sexes et des générations,

en même temps que le sujet reçoit un enseignement destiné à l'introduire aux secrets de la tradition.

Toutes les épreuves qui sont administrées à travers les rituels de passage, sevrage brutal d'avec le monde maternel, destruction des vestiges infantiles et de la mémoire même de l'enfance, rivalité dangereuse avec les aînés et les pairs, imposition d'une identité sexuelle clairement différenciée, purgée de toute ambiguïté bisexuelle,

confrontation avec l'autre sexe,

toutes ces épreuves sont à considérer fondamentalement comme des opérations psychiques internes.

Le rite permet que ces opérations psychiques soient tout entières **extériorisées**,

et que,

prises en charge par les adultes,

elles réalisent en un temps record le dépassement de la problématique cruciale de l'adolescence,

qu'on peut résumer en trois points:

Premièrement, passer du statut d'enfant asexué à celui d'homme ou femme, spécifiquement sexué,

Deuxièmement, acquérir une identité ferme fondée sur une délimitation nette du moi considéré comme l'instance capable de faire clairement la distinction entre l'espace psychique du dedans et l'espace du dehors, matériel et social,

Troisièmement, assimiler les règles qui président aux échanges objectaux, sexuels et sociaux, dans la conscience aiguë de leur fondamentale violence.

Car la violence est partout, et partout associée au sacré.

Loin de nier ou d'occulter la violence, comme nous croyons sain de le faire en matière d'éducation, les sociétés traditionnelles, au moins dans le rituel, l'affirment et la poussent aux extrêmes avec comme finalité évidente, non de l'expulser mais de l'intégrer.

Les apports de l'anthropologie n'infirmement pas la thèse freudienne qui voit dans les rituels d'initiation

un double renforcement

- de la prohibition de l'inceste
- et du lien homosexuel au père mort,

et donc aussi, par conséquent,
du fait de l'actualisation symbolisante de la castration, circoncision et excision,
un véritable redoublement du refoulement originaire.

On en arrive à cette conclusion saisissante:

alors que dans les sociétés traditionnelles, l'adolescence se réduit à un passage scandé par des opérations ritualisées visant à consolider le refoulement primaire,

dans notre culture, l'adolescence correspond exactement au phénomène inverse, c'est-à-dire au **retour du refoulé**,

ce qui suffirait à expliquer que, même normale, l'adolescence se présente chez nous comme un véritable "miroir de la psychopathologie".

Tout se passe comme si les sociétés traditionnelles voulaient à tout prix empêcher le retour de l'Oedipe

et fixer le sujet au stade qu'il a atteint juste avant l'éveil pubertaire, ce qui équivaut à préserver les acquis de la période de latence.

Une question se pose dès lors avec insistance, celle du COMMENT.

Comment se fait-il que le mythe seul ne suffise pas à l'initiation, pourquoi faut-il impérativement que s'y ajoutent les rites et la violence des rites?

Personne n'a jamais donné une explication satisfaisante, du point de vue métapsychologique, au processus qui est à l'oeuvre dans les rites d'initiation et qui pourrait rendre compte de leur indiscutable efficacité et de la réalité effective des transformations identitaires qu'ils accomplissent.

Nous avons trouvé chez Tobie NATHAN un essai d'explication qui nous paraît le plus plausible:

si les rites sont efficaces, c'est parce que,
brutalement et par surprise,
ils précipitent le sujet dans la terreur et dans l'effroi,
créant ainsi artificiellement une **névrose traumatique** - une
"Schreckneurose"- dont l'issue espérée est,
conjointement avec l'**abolition de la mémoire de l'enfance**,
la **production** d'un être complètement nouveau,
sommé d'introjecter "en quatrième vitesse",
une série de figures identificatoires entièrement inédites.

**Les identifications précipitées à la faveur des rituels initiatiques
procèdent par un mécanisme d'introjection mimétique,
mimétique devant s'entendre au sens fort et premier de
"reproduction de l'identique".**

La disparition définitive des rites de passage consacre le saut des cultures traditionnelles, patri- ou matriarcales, à la civilisation moderne ou post-moderne, qu'on définit alors comme "filiarciale", civilisation des fils qui s'enseignent eux-mêmes et s'entre-initient, le prix à payer étant moins la névrose et la psychose, affections contemporaines du déclin de la civilisation patriarcale que plus généralement aujourd'hui, et plus spécifiquement, l'état-limite, témoin du nouveau "malaise dans la civilisation".

En effet, le complexe d'Oedipe et le surmoi qui en est l'héritier n'existent comme tels, au sens freudien, que dans notre culture

dont l'idéologie, démocratique et individualiste, réclame l'intériorisation du rapport à la Loi interdictrice devenue d'autant plus efficace que le processus d'intériorisation est complètement inconscient.

Comme l'écrit FREUD dans "Malaise dans la civilisation":

"Le grand changement intervient dès le moment où l'autorité est intériorisée, en vertu de l'instance du Surmoi.

Les phénomènes de conscience se trouvent alors élevés à un autre niveau".

Eût-il été initié, Oedipe, héros emblématique de la raison et de l'autonomie, premier individu à se revendiquer d'un Je et à s'identifier à ce qu'il pense et dit en son nom propre,

Oedipe n'en serait jamais venu à l'extrémité de se crever les yeux pour se punir d'un crime qui n'en était pas un.

On sait bien que dans les sociétés primitives, ni le suicide ni l'automutilation n'existent.

Le sujet y est en quelque sorte vacciné contre l'auto-punition.

Mais, comme le souligne Jean Joseph GOUX, ces temps sont à jamais révolus:

"Jamais plus l'homme moderne ne franchira le seuil en une épreuve décisive qui tranche d'une façon sanglante les enroulements du serpent-mère sous l'injonction d'une autorité mandatrice et avec l'aide des dieux et des sages.

Son destin sera celui de la liminalité prolongée;

dans un procès auto-initiatique inachevable, ouvert, indécidable...

C'est l'existence entière qui devient un seuil critique.

L'inachèvement et l'ouverture ébranlent et dépassent la stabilité patriarcale du trajet héroïque..."

S'il est vrai, comme aucun psychanalyste n'en doute,

que l'adolescence correspond pour l'essentiel à la **reviviscence du drame**

oedipien

sur les versants complémentaires de la nostalgie du premier amour

et de la révolte meurtrière contre le parent rival,

ceci suffit à la caractériser comme la crise majeure de l'existence humaine

d'où devrait pouvoir émerger l'adulte qualifié comme tel

pour autant qu'il aura suffisamment bien réussi

premièrement à faire le deuil des objets d'amour infantiles, reduplications internes de l'image des parents primitifs,

deuxièmement à se réconcilier avec la figure du père mort ou de la mère morte;

ainsi pourra-t-il échapper à l'infantilisme d'une part, capable qu'il sera devenu de réaliser des investissements d'objet génitaux,

et rejoindre par delà l'inévitable affrontement mortifère et la paix retrouvée,

l'identification primaire aux imagos transcendantes du père ou de la mère originaires, gage d'une identité stabilisée et garante de la faculté de sublimer et de créer.

Il n'y a pas lieu d'idéaliser les civilisations archaïques ni d'en cultiver la nostalgie.

On ne reviendra pas en arrière.

Si séduisant soit-il, le mythe du bon sauvage a vécu.

Et ce n'est pas un hasard si c'est Emmanuel KANT qui l'a enterré.

Les idéaux modernes d'autonomie et de progrès exigent précisément du sujet qu'il devienne AUTO-NOME au sens fort du terme, c'est-à-dire qu'il produise lui-même, à l'instar de l'Ego transcendantal du même KANT, les règles de sa propre existence en accord avec une Loi symbolique qui devient de plus en plus abstraite dans le même temps que la famille biologique, que les sociétés archaïques avaient réduites à presque rien, cette famille biologique devient, de cette Loi symbolique, la principale courroie de transmission, ce qui explique la **surdramatisation actuelle de l'Oedipe** dans notre culture.

Dès lors la question se pose avec insistance:
qu'en est-il des conditions de résolution de l'inévitable crise d'adolescence quand ses protagonistes principaux sont confinés au champ clos d'une famille réduite à sa plus simple expression, qu'on nomme pudiquement "nucléaire"?

Comme nous l'avons répété, il n'existe plus dans notre culture aucun équivalent des rites de passage sauf à considérer la scolarité sous cet angle.

L'analogie est valable si on considère que l'entrée dans le cycle primaire coïncide avec le début de la période de latence, l'abord du secondaire avec la pubescence, le cycle supérieur avec, pour reprendre les expressions de Peter BLOS, "la phase terminale" de l'adolescence, et le troisième cycle avec la "post-adolescence".

C'est un rituel si on veut mais, cela saute aux yeux, il est sans fin, formation continue et recyclages en tous genres venant consacrer l'idée qu'on n'en sort plus, le comique kafkaïen de la situation résidant de plus en plus dans le fait que beaucoup sont priés de descendre du train alors qu'ils n'ont pas encore accompli la moitié du trajet.

Il n'y a pas bien longtemps, mariage et procréation d'une part, insertion socio-professionnelle de l'autre pouvaient apparaître comme des critères d'accès à l'âge adulte et leur réussite comme les témoins de la consolidation d'une identité adulte.

Or, c'est fini.

Conjointement avec le mouvement de détraditionnalisation, cette consolidation devient de plus en plus problématique, ce qui rend tout aussi aléatoire la phase de sortie de l'adolescence.

Dans son ouvrage de 1962, Peter BLOS se pose cette question cruciale:

"Quand on en vient à la phase terminale de l'adolescence, les concepts de fixation, de mécanismes de défense, de synthèse du moi, de sublimation et d'adaptation, de bisexualité, de masculinité et de féminité, s'ils sont tous concernés aussi dans cette phase, ne sont en eux-mêmes ni suffisants ni adéquats pour faire comprendre le phénomène de consolidation de la personnalité en oeuvre dans la phase terminale de l'adolescence (...)

Les voies par lesquelles se fait la consolidation de la personnalité restent en bien des points obscures..."

"Ce qu'il nous faut trouver, dit encore BLOS, c'est un principe opérationnel, un **concept dynamique** qui gouverne le processus de consolidation à la fin de l'adolescence et qui l'englobe sous toutes ses formes..."

Et c'est ici que nous retrouvons la notion capitale de traumatisme comme élément central et moteur majeur des transformations cruciales qui opèrent le passage à l'âge adulte en fixant le caractère définitif et original de l'individu, mettant ainsi fin, en principe, à la crise d'adolescence.

Cette manière d'envisager le passage à l'âge adulte, en mettant l'accent sur le traumatisme et la répétition qui lui est inhérente, permet de faire le rapprochement avec les rituels de passage archaïques dont nous avons souligné le caractère essentiellement traumatique.

Dans les deux cas, il s'agit de "fixer" le sujet dans une modalité d'exister spécifique, **traumatophile, répétitive, habitudinale et limitative,** à cette différence près que dans notre culture, le processus de limitation, ce que LACAN appelle la castration symbolique, ne peut être qu'un processus d'auto-limitation qui opère en définitive par l'**auto-administration du trauma et la traversée en solitaire des épreuves qui le mettent en forme.**

Si la sortie de l'adolescence est classiquement assimilée à la résolution de la seconde édition du drame oedipien, cette résolution, même quand elle paraît assurée, **n'est jamais que partielle.**

Il n'y a que dans les sociétés archaïques que l'Oedipe est complètement, selon la formule de FREUD, détruit.

Dès lors, ce seraient les résidus traumatiques les plus prégnants de la toute petite enfance qui, ravivés mais non surmontés pendant l'adolescence, feraient l'objet, dans les meilleurs cas,

d'une sorte de **retournement homéopathique**
par le biais d'une surrection sthénique visant à maîtriser, dans la réalité,
l'excitation constamment produite au départ du ou des traumatismes
idiosyncrasiques du sujet.

Ces traumatismes, d'abord originés dans les fantasmes les plus archaïques,
que FREUD a nommé les fantasmes originaires, sont extériorisés et traités sur le
mode de la maîtrise par l'action,
dans le réel et sur le réel,
action indéfiniment répétée
qui efface à jamais le souvenir ou le fantasme traumatisant
pour lui substituer cette formation psychique particulière qui
correspond au caractère propre du sujet et lui confère sa marque
identitaire la plus personnelle.

Corrélativement,
parce que le caractère remplace le souvenir, le caractère ne correspond pas au retour du refoulé et c'est
pourquoi il est en dehors de ce qui est analysable.

L'analyse sauvage est le plus souvent celle qui vise le caractère. C'est pourquoi elle est inutile, utopique
et stupide dans le chef de celui qui la pratique.

En guise de conclusion, on pourrait dire que dans ce moment décisif, le
sujet se trouve confronté à la tâche la plus difficile, celle qui consiste à trouver
un équilibre économique-dynamique stable au sein des couples d'opposés
complémentaires
sujet-objet,
actif-passif
et plaisir -déplaisir.

En optant pour la **solution traumatophile salvatrice**,
devenant par là le sujet d'une action qui le situe "au-delà du principe de
plaisir",
l'individu obtient le gain
d'un affermissement du narcissisme social,
d'un investissement sthénique de la réalité extérieure
assez souvent corrélatif d'un désinvestissement de la réalité psychique
et d'une atténuation du sentiment global de frustration, modératrice des
exigences libidinales à l'égard des objets d'amour,
bref, d'un éloignement par rapport à l'infantilisme qui constitue,
pour l'homme occidental, la face sombre de son être et la rançon
pathogène de son idéologie de progrès indéfini.

Ces considérations nous conduisent au coeur même de notre recherche.
Car si on l'envisage dans cette perspective,

la position plus ou moins décidée ou hésitante qu'un sujet adopte par rapport à ses choix de vie et plus particulièrement au choix professionnel, cette position peut être envisagée comme le signe ou le témoin de sa capacité de surmonter la crise d'adolescence au prix d'une nécessaire auto-limitation.

Dans notre recherche, qu'avons-nous fait?

Nous avons cherché à savoir ce qui pouvait déterminer le positionnement d'un adolescent de 18 ans face à un choix d'études, selon qu'il se posait lui-même comme décidé, hésitant ou presque certain quant à son choix.

Nous avons conservé ces épithètes pour qualifier nos groupes et sous-groupes, sachant bien qu'il ne pouvait s'agir, dans le chef des intéressés, que d'une position subjective relevant de leur auto-représentation.

Ce sont nos sujets et eux seuls qui se sont désignés eux-mêmes comme étant plus ou moins décidés ou déterminés,

nonobstant le fait que dans certains cas, d'un point de vue qui nous paraît objectif, un certain nombre de sujets qui se présentent comme décidés ou hésitants, ne se comportent pas toujours comme tels dans la réalité des faits.

En dépit de ces contradictions parfois flagrantes, nous avons respecté leur positionnement subjectif initial en partant du principe que cet auto-positionnement d'eux-mêmes devait nécessairement faire partie de leur réalité psychique.

Nous nous sommes donc essentiellement posé la question suivante: **qu'en est-il du fondement psychodynamique de cet auto-positionnement?**

Nous n'avons jamais eu l'intention d'échafauder une typologie des sujets décidés, hésitants ou presque certains.

Une typologie de ce genre n'aurait aucun intérêt pratique ni théorique.

Ces trois types de "caractères" - caractère entre guillemets -

que nous avons choisis intuitivement au départ,

ne peuvent accéder au statut d'une certaine objectivité qu'à la condition d'être traités comme des symptômes au sens que la psychanalyse donne à ce terme, celle d'une formation de compromis entre des forces contradictoires.

L'auto-positionnement de nos sujets dans une des trois catégories est donc considéré exclusivement sous l'angle du symptôme.

Nous n'avons donc pas cherché à savoir si le caractère décidé ou hésitant correspondait à une quelconque réalité au niveau du comportement.

D'un point de vue méthodologique , notre tripartition initiale trouve sa justification après-coup en ce sens qu'elle nous a servi de fil d'Ariane pour nous permettre de parcourir les labyrinthes compliqués de la psyché adolescente.

Pour le reste, et désormais dans notre esprit, elle n'a pas de signification importante .

Mais il fallait bien que nous délimitions notre territoire au départ, et le choix que nous avons fait n'était pas trop mauvais puisqu'il nous a permis de progresser à bonne allure dans notre élaboration théorique de ce qui fait la matière vive de notre recherche, soit les transformations du fonctionnement psychique dans la période finale de l'adolescence.

Si nous avons choisi d'autres critères de sélection, le niveau socio-économique par exemple, ou l'appartenance religieuse, ethnique, géographique ou n'importe quoi d'autre, nous ne sommes pas sûre que nous aurions pu tenir la route.

Nous nous sommes seulement demandé:

"Par quelle dynamique intrapsychique, si par hasard il y en avait une, ce pseudo-symptôme pourrait-il bien être sous-tendu"?

Une telle interrogation conduit en fin de compte à faire l'analyse du moi de nos sujets, dans ses aspects cognitivo-perceptifs et ses dimensions identificatoires,

à condition d'admettre la conception freudienne du moi:

le moi est

parmi les "instances" de la personnalité, l'instance qui doit tout le temps réaliser des compromis entre les autres instances qui le harcèlent, c'est-à-dire:

les exigences pulsionnelles qui émanent du ça et qui réclament plaisir et jouissance immédiate, et qui se font éventuellement représenter par les exigences du moi idéal,

les exigences du surmoi qui vont à l'encontre des premières et qui leur opposent éventuellement les aspirations et les ambitions de haut niveau représentées par les exhortations de l'idéal du moi,

les exigences de la réalité enfin, parmi lesquelles on fait bien de discerner celles qui émanent du Logos, la raison, et celles qui sont imposées par Anankè, la nécessité incontournable.

Donc, nous avons soumis trente sujets âgés de 18 ans, ayant terminé leurs études secondaires, 5 garçons et 5 filles pour pour chacun des trois groupes, à une batterie de tests cognitifs et perceptifs, le DID et le Locus de contrôle pour les tests cognitifs, le TAT, le Rorschach et le Szondi pour les tests projectifs. Nous avons retesté nos trente sujets après un délai de 4 ans. Un seul sujet n'a pu être recontacté.

Pour le test de Szondi, nous ne possédons que le test qui correspond à l'âge de 22 ans, ce test nous étant inconnu au moment de notre recherche inaugurale.

Dans le premier temps de notre travail, qui s'est achevé par la présentation de notre mémoire de licence en 1988, nous sommes parvenue à trouver des différences significatives entre nos trois groupes, essentiellement au niveau des indices Rorschach.

Les résultats de notre première recherche nous sont apparus au fil du temps comme insatisfaisants, et de plus en plus insatisfaisants, dans la mesure où notre première approche, trop étroitement orientée au départ dans le sens d'une statistique à visée exploratoire, nous apparaît maintenant en contradiction avec une démarche analytique qui vise à ressaisir le sujet comme une totalité vivante, dynamiquement structurée.

L'enquête statistique reste évidemment à nos yeux, un des outils majeurs indispensables du psychologue clinicien soucieux de tenir un discours scientifique, mais nous avons appris depuis que les signes isolés en vue de l'enquête statistique,

d'une part,

ne peuvent pas trouver leur sens en dehors du rapport dialectique qu'ils entretiennent avec l'ensemble de tous les autres éléments qui, pour un sujet déterminé, s'imbriquent de manière chaque fois singulière pour "faire" la structure dudit sujet,

et que d'autre part,

ces signes acquièrent un relief tout différent selon que l'enquête casuistique précède ou suit l'enquête statistique.

Il va de soi qu'il faut commencer par l'enquête casuistique,

sinon celle-ci sera inévitablement biaisée par l'interprétation réductrice des indices statistiquement significatifs préalablement découverts.

Mais de suivre une telle méthode exige un travail extrêmement long et difficile,
où l'angoisse de l'incertitude est omniprésente.

Pour donner un exemple sensible de ce nous avons vécu,
nous pourrions dire que dans notre mémoire de licence,
nous avons survolé la forêt en hélicoptère,

dans notre travail de thèse,
nous l'avons traversée à pieds et à mains nus,
et il fallait y entrer pour se rendre compte que ce n'était la forêt de Fontainebleau,
mais bien une forêt tropicale.

De plus, nous tenions à étoffer notre matériel en y ajoutant une étude longitudinale ,
ce qui est une première,
qui fait sans doute l'intérêt majeur de notre travail
mais qui a rendu la tâche d'interprétation extrêmement ardue.

Au terme de notre périple, nous nous sommes trouvée devant une masse impressionnante de données.

Comme elles étaient toutes dignes d'intérêt,
le plus difficile aura été de limiter notre champ de recherche.

Nous avons interprété cas par cas, pour chaque groupe, dans l'ordre et séparément, les tests cognitifs, le TAT, le Rorschach et le Szondi .

C'est seulement dans un deuxième temps que nous avons procédé à l'analyse statistique de toutes les données quantifiables possibles.

Nous avons terminé par la revue de la littérature spécialisée, ce qui a correspondu au seul moment vraiment joyeux de notre travail , forte que nous étions d'une expérience intensive qui nous permettait enfin de pouvoir dialoguer avec les grands maîtres, FREUD en tête bien entendu,
mais encore une foule d'autres vis-à-vis desquels nous nous sentions enfin autorisée à nous prévaloir d'un point de vue critique.

Nous présentons séparément les résultats des tests cognitifs et des tests projectifs,

parce que,
si les signifiants sont parfois les mêmes,
les signifiés, c'est-à-dire les concepts, sont complètement différents.

Nous avons dû nous rendre à cette évidence:
il serait très dangereux de rapprocher entre eux des phénomènes qui relèvent de champs hétérogènes du savoir en s'appuyant sur des homonymies qui ne pourraient que conduire à une confusion sémantique grave.

Par contre,
bien que la chose soit difficile et exige un long travail de réflexion sur les concepts,
il est parfaitement possible d'interpréter les trois tests projectifs en adoptant un seul et même point de vue théorique, celui qui procède du corpus des concepts homogènes et relativement bien définis que constitue la métapsychologie freudienne.

Nous sommes obligée de présenter nos résultats de la manière la plus succincte.

Les données de référence vont défiler sur des transparents.
Faute de temps, il est impossible de les commenter même superficiellement.
On pourra y revenir tout à l'heure dans la discussion.

Voyons d'abord les tests cognitifs.

Au **DID**, nos trois groupes de sujets ne se différencient pas significativement quant à la manière de percevoir l'information.

La grande majorité d'entre eux (80%) sont indépendants du champ.

Il existe toutefois une différence nette, significative, entre les scores moyens des filles et ceux des garçons. Les garçons sont plus indépendants du champ que les filles, ce qui est conforme à toutes les données antérieures de la littérature concernant ce mode de style cognitif.

Quatre années plus tard, le score DID s'est amélioré significativement pour l'ensemble de tous les sujets.

Pour ce qui concerne le **locus de contrôle**, tous les sujets sauf deux témoignent d'une prévalence de la polarité interne du locus de contrôle.

On n'observe pas de différence significative entre les groupes et sous-groupes.

Quatre années plus tard, un seul sujet répond à une polarité de contrôle externe.

Tous nos sujets se considèrent donc dans leur globalité comme responsables des conséquences des actes qu'ils posent, attribuant principalement le renforcement de leur conduite aux efforts qu'ils fournissent.

A la seconde passation, on relève cependant une différence significative pour le sous-groupe des garçons hésitants. A 22 ans, ces sujets se distinguent des autres du fait qu'ils sont les seuls à ne plus considérer les efforts personnels comme une source de renforcement, signifiant par là qu'ils ne croient plus à l'utilité de faire des efforts pour réussir.

Pour ce qui concerne les tests projectifs nous donnons les résultats dans l'ordre où nous les avons obtenus.

Voyons d'abord le TAT des sujets décidés.

Chez les **filles décidées**, dans nos quatre premiers cas, nous constatons une défense de type névrotique assez énergique, dirigée essentiellement contre une conflictualité oedipienne qui est peu conscientisée, et une culpabilité inconsciente qui engendre un besoin d'auto-punition ou, conjointement, un besoin de réparer, ce qui permet d'inférer l'existence d'un surmoi relativement sévère, d'origine maternelle.

Pour ce qui concerne l'évolution dans le temps, il apparaît que la défensive névrotique s'est durcie dans deux cas (1 & 4), avec un appauvrissement corrélatif de l'élaboration psychique et de la fantasmatisation, qu'elle s'est par contre assouplie dans un cas (3) et que les deux sujets qui sont les plus atypiques (2&5) par rapport à l'ensemble du groupe, sont restés relativement stables du point de vue de leur organisation psychique globale.

En ce qui concerne notre préoccupation de départ, à savoir l'élucidation d'une possible dynamique intrapsychique sous-jacente au caractère décidé de la fille, elle nous renvoie à une série de facteurs qui sont partiellement liés entre eux: le **contre-investissement de la réalité externe** corrélatif d'une **consolidation du moi névrotique-adaptatif**

(refoulement et négation de la conflictualité interne, ici surtout traversée par les courants contraires de l'Oedipe) ,

parfois un besoin pressant de réparation (1, 2 & 3) , en tout cas l'instance d'un surmoi exigeant qui n'autorise pas ou peu la fuite dans la fantaisie.

Dans le cas des **garçons décidés**, nous avons beaucoup plus de mal à ressaisir quelque caractéristique commune à leur positionnement "décidé",

contrairement à ce que nous avons observé chez les filles décidées chez qui la position décidée correspond le plus souvent à un contre-investissement de la réalité externe destiné à consolider le refoulement et à renforcer un moi névrotico-normal.

En bref, si le caractère symptomatique "décidé" est sous-tendu par une psychodynamique relativement spécifique, c'est celle, classique, du refoulement du conflit oedipien, lié à l'importance des exigences surmoïques, avec comme corrélat, un contre-investissement sthénique de la réalité externe qui a pour effet de maintenir et consolider le refoulement. Cependant cette explication ne paraît défendable que dans le cas des filles "décidées", les garçons ayant beaucoup plus de mal à assumer le travail de refoulement.

Les sujets hésitants

Les sujets hésitants et plus particulièrement les **filles hésitantes** se caractérisent, par une **sexualisation de la pensée** qui devient l'exutoire d'une conflictualité intrapsychique aiguë

où dominant, dans l'ordre, une rivalité oedipienne acharnée poussée à l'extrême (Marie-Noëlle 14), ou vécue sur le mode traumatique (Véronique 12), la régression perverse sado-masochiste (Brigitte 11), ou la mise en forme névrotico-caractérielle (obsessionnelle) de celle-ci (Laurence 13 et peut-être aussi Caroline 15).

La sexualisation de la pensée rend compte de la **richesse prolifique de la production fantasmatique, expressive d'une conflictualité aiguë où c'est la bisexualité qui se trouve être au premier plan**, sauf pour Véronique (12) qui paraît être momentanément la seule en mesure de dépasser ce problème.

A notre avis, c'est l'intense fixation bisexuelle de ces sujets qui rend compte de la sexualisation invasive de leur pensée, qui l'intoxique pour ainsi dire, mais où elles se complaisent, **complaisance** qui dans l'immédiat les empêche de poser un choix quelconque qui signifierait, à un niveau symbolique, le renoncement à la bisexualité et donc à un sentiment de complétude imaginaire auquel elles s'accrochent encore pour un temps indéterminé.

Tous les **garçons hésitants**, à une exception près, Laurent (17) qui n'a malheureusement pas été retesté, se caractérisent par une inversion sexuelle nette.

En résumé, à la différence des sujets décidés, les sujets hésitants manifestent une plus grande **"complaisance imaginaire"** qui atteste d'une moindre tendance au refoulement. La problématique identificatoire bat son plein dans presque tous les cas, axée chez les filles sur une réticence certaine à abandonner une position de complétude bisexuelle, tandis que chez les garçons, c'est la composante homosexuelle qui, du fait de son importance dans

l'économie libidinale, apparaît comme une fixation difficilement dépassable entraînant des aménagements défensifs multiples (pervers, paranoïaques et paroxysmaux).

Les sujets presque certains

En dépit de quelques variantes, les filles "**presque certaines**" présentent une caractéristique commune.

Elles continuent de vivre l'Oedipe à chaud dans un registre archaïque dominé par des imagos parentales omnipotentes où la mère (phallique) occupe la première place.

Le dilemme séparation-individuation est porté à son comble avec la tentation d'éterniser la relation à la mère prégénitale.

On est frappé, à la lecture des protocoles des **garçons "presque certains"** par quelque chose qui leur est sensiblement commun, à savoir une fixation prégénitale tenace, tantôt au père , tantôt à la mère, mais jamais, de toute manière, à des imagos sexuellement différenciées.

Ce qui ne peut manquer de retenir l'attention c'est la prégénitalité prégnante de tous ces sujets . La voie résolutive de l'Oedipe, si on entend par là l'acceptation de la différence des sexes et des générations , la tolérance à une inévitable ambivalence génératrice de souffrance psychique et la reconnaissance des limites du désir qui permet à celui-ci de se survivre à lui-même à travers le sacrifice de l'omnipotence originaire,

toute leur problématique sous-tendue par un impossible deuil , apparaît difficilement symbolisable, et c'est pourquoi, de tous nos sujets, ils apparaissent comme les plus souffrants

ou les plus limités, puisque, il faut bien l'admettre, la réalité devient notre limite si nous ne sommes pas capables de nous limiter nous-mêmes.

Si les sujets "presque certains" ont une caractéristique commune, il faut essentiellement la chercher du côté d'une régression prégénitale qui est la résultante de l'échec génital-oedipien, le but de la régression étant de conserver ou de retrouver quelque chose de la toute-puissance infantile. Chez les filles, cela équivaut à maintenir vivaces des imagos parentales toute-puissantes, avant tout l'imgo de la mère phallique omnipotente, dont elles ont beaucoup de mal à se séparer.

De toute manière, c'est dans le groupe des presque-certains que la problématique de séparation-individuation est le plus aiguë.

Les garçons vivent encore plus mal la séparation et accentuent la tendance régressive jusqu'à atteindre les limites du pathologique.

Nous abordons maintenant les résultats du Rorschach, et d'abord celui des sujets décidés

Les sujets décidés, **surtout les filles**, se distinguent par le caractère très adapté, voire hyperadapté, de leur fonctionnement psychique, tant au plan cognitif qu'au plan dynamique.

Leur conduite paraît être essentiellement régie par le principe de réalité: besoin de maîtrise rationnelle, synthétique et objective du réel

("G" simples ou davantage élaborées, rarement combinées, D% augmenté),

adhésion conformiste au mode de pensée collectif, insertion sthénique dans le réel et la réalité sociale commune, attention aiguisée (F+% élevé) et bonne capacité de contrôle des stimuli tant externes qu'internes (TRI extratensif des filles décidées, fermement associé à un type couleur de gauche).

L'ensemble de ces orientations témoigne du primat du réel et, corrélativement, d'un rétrécissement de la vie fantasmatique.

Pour ce qui concerne les **garçons décidés**, au premier moment de la rencontre (18 ans), on repère une certaine inclination régressive-dépressive (réponses texture) liée sans doute à une anxiété diffuse en rapport avec une insécurité affective difficilement symbolisable (FA% augmenté).

Au fil du temps, leur tendance à l'accrochage régressif s'estompe tandis qu'on voit poindre une certaine défensive paranoïde-projective (augmentation des kp de la première à la seconde passation).

Les sujets hésitants

Les sujets hésitants se caractérisent par l'originalité et la créativité de la pensée. Ils exploitent avec une étonnante aisance leurs capacités autoplastiques et leur aptitude à la symbolisation pour optimiser leur vie fantasmatique, usant de la défense par le fantasme et annulant ou métabolisant de la sorte ce qui pourrait être source de souffrance psychique ou d'angoisse

(BI% pur augmenté, abondance de K).

Ils accordent le privilège à ce qui est de l'ordre du senti et de l'intérieurement vécu (F% diminué), en association avec une certaine complaisance imaginaire infantile (augmentation des kan).

La perméabilité aux sollicitations pulsionnelles et aux affects est particulièrement évidente chez les garçons. Ceux-ci manifesteraient par ailleurs

une tendance à se fragiliser ou à se désadapter au cours du temps (F+% diminué à la seconde passation), à désinvestir progressivement le réel objectif et la réalité sociale.

Ce n'est pas le cas des **filles hésitantes** qui, au contraire, tendraient plutôt à évoluer positivement au cours du temps. Très souples au départ (18 ans) dans leur disposition au changement

(rapport actif/passif, au niveau des kinesthésies, témoignant d'une grande plasticité idéationnelle selon la terminologie d'Exner),

elles manifestent dans le second temps une poussée kinesthésique active

(kinesthésies humaines et actives)

particulièrement impressionnante qu'on peut interpréter dans le sens d'une maturation psychique. Le travail assidu qu'elles effectuent au niveau de l'élaboration fantasmatique rendrait compte de leur meilleure tolérance à la frustration et témoignerait, à travers l'intégration active de leurs désirs à la totalité de leur vie psychique, d'une accession progressive au processus de secondarisation. La richesse d'exploitation des différents modes d'expression pulsionnelle, tant dans le registre des représentations fantasmatiques que dans celui des affects, est patente.

Sans conteste les plus créatives au niveau idéationnel - avec une "complaisance kinesthésique" délicate à interpréter - , elles se montrent également douées d'une sensibilité émotionnelle vive.

Cette réceptivité aux sollicitations intérieures se conforte en outre d'une pondération améliorée au cours du temps: quatre filles hésitantes sur cinq passent d'un type couleur de droite à un type couleur de gauche d'une passation à l'autre.

Toutefois, ce progrès (le F+% déjà élevé à la première passation s'élève encore davantage à la seconde) ne se réalise pas sans quelque déviance de l'activité psychique (accentuation des scores spéciaux de niveau 2 au second temps du testing) ni sans production d'angoisse (inflation du FA% à la seconde passation).

Les sujets presque certains

Quant aux sujets presque certains, ils se différencient entre eux encore plus nettement, d'un point de vue psychodynamique, selon qu'ils sont filles ou garçons.

Les filles "**presque certaines**" témoignent d'importantes potentialités représentatives; grandes sont leurs capacités d'élaboration des tensions internes à travers la production de scénarios souvent bien construits et surtout symboliquement représentatifs d'une forte conflictualité intra-psychique (très sensible à travers la forte augmentation des K). D'une passation à l'autre, on relève une progression croissante de la production kinesthésique qui témoignerait de l'effort déployé par ces adolescentes pour tenter de trouver une

issue à la problématique oedipienne. Nous sommes amenée à penser que cette forte production imageante est une sorte de formation de substitut qui traduirait la poussée identificatoire corrélative d'un travail de deuil des relations d'objets infantiles en train de se faire.

Par ce détour fantasmatique, les filles "presque certaines" tenteraient de conquérir leur indépendance vis-à-vis des imagos parentales afin d'accéder à une autonomie destinale.

Toutefois il apparaît que le processus kinesthésique s'accomplit davantage dans la sphère d'un imaginaire resté infantile que sur une scène plus adulte ($k > K$). Par ailleurs, c'est préférentiellement au niveau des k (et non des K) que se manifeste la tendance active-séparatrice (dont témoigne le rapport k actives $>$ k passives). Le fait que la poussée indépendantiste s'exprime par déplacement dans le registre des kinesthésies mineures (non humaines) nous incite à penser que leur revendication d'autonomie n'est que partiellement assumée. Elle est potentiellement présente mais elle ne peut pas vraiment s'actualiser dans le registre symbolique, ou, pour parler autrement, s'intégrer dans un mouvement de progression génitale harmonisante. Parallèlement, la plus grande production de $kobj$ chez les sujets "presque certains" - par rapport aux sujets des autres groupes - renforce l'hypothèse d'une pulsionnalité à forte tonalité sexuelle prégénitale qui n'est pas vraiment élaborée psychiquement et qui reste donc à l'écart du processus d'intégration génitale, sans doute parce que l'instance refoulante interdiciatrice (le surmoi) a conservé ses caractéristiques archaïques à l'instar des imagos parentales toute-puissantes.

Il apparaît que le désir et la volonté de s'affranchir du milieu ambiant suscite aussitôt une angoisse de culpabilité , mélange confus d'angoisse de castration et de séparation (à la seconde passation, le $FA\%$ dépasse la limite au-delà de laquelle il est justifié de suspecter une anxiété sérieuse) qui contraindrait finalement le sujet à se maintenir à un niveau prégénital ou bien l'inciterait à chercher dans un contenant sécurisant le remède à sa détresse. L'angoisse du vide qui est sans doute générée par l'inéluctable de la séparation et la sensation de déséquilibre qui en résulte, appelle une structuration englobante de l'espace que traduirait, au niveau du test de Rorschach, l'opposition entre un $BI\%$ pur abaissé et un $BI\%$ total fortement augmenté par rapport aux normes habituelles, tendance qui se manifeste encore un peu plus lors de la seconde passation.

Pour ce qui concerne les **garçons "presque certains"**, l'examen de leur évolution ne prête guère à l'optimisme.

De tous les groupes et sous-groupes, ce sont ceux qui s'avèrent les moins productifs (R abaissé).

Farouchement défendus contre tout ce qui émane des pulsions et des fantasmes ($BI\%$ total et K diminués aux deux passations), ils ne trouvent que de faibles moyens pour élaborer psychiquement (fantasmatiquement) leurs tensions intérieures, cependant qu'ils désinvestissent progressivement (de 18 à 22 ans) le réel extérieur, révélant les signes d'une désadaptation croissante

(chute des $Ban\%$, $F+\%$ et $A\%$ à la seconde passation).

Ce qui les caractérise davantage que tous les autres, c'est une conflictualité archaïque qui ne trouve pas les voies de son élaboration psychique et qui finit par emprunter, entre autres, la voie de la somatisation ($Anat\%$ augmenté à la première comme à la seconde passation).

Incontestablement, les garçons presque certains sont ceux chez qui les pulsions partielles sont le moins bien intégrées, le moins liées mais aussi le moins bien refoulées, dans le sens où le retour du refoulé se fait sentir dans l'augmentation sensible des $kobj$, davantage encore à la seconde passation. Ce sont les sujets les plus réfractaires au primat du principe de réalité et à la secondarisation.

Les difficultés auxquelles ils se heurtent et qui sont liées autant à l'angoisse de castration et de séparation inextricablement mélangées à la nostalgie de l'objet perdu , rendent le travail du deuil quasiment impossible . On trouve chez eux un mélange d'inclination régressive (l'estompement de texture augmente de la première à la seconde passation) et de tendance à la défensive projective-paranoïde (intensification des kp de la première à la seconde passation).

Le Szondi

- les **sujets décidés**, surtout les filles, apparaissent comme bien adaptés, peut-être hyperadaptés, guidés par un idéal principalement éthico-moral qui en font des sujets plutôt conformes sinon conformistes, attachés à leur milieu (familial) et aux valeurs de ce milieu. Sauf 2 exceptions -Benoît 10 et, dans une moindre mesure Alain 7-, la structure de la personnalité est névrotico-normale, axée sur le refoulement entendu dans son sens normatif: mise à l'écart d'une vie pulsionnelle-fantasmatique trop envahissante et, corrélativement, contre-investissement de la réalité externe concrète.

Les filles sont incontestablement mieux structurées que les garçons, surtout dans le sens où leur identification sexuelle pose moins de problème et, l'une étant sans doute liée à l'autre, leur tendance à la régression prégénitale est plus modérée.

- les **sujets hésitants** sont ceux qui "se font un problème" de tout.

Les hésitants s'opposent en tout cas aux décidés sur ce point précis: il n'y a pas chez eux ce "contre-investissement de la réalité" qui est corrélatif d'un refoulement adaptatif. Ce sont plutôt des "penseurs-rêveurs" chez qui, pour une moitié d'entre eux, joue à plein le mécanisme de l'isolation au sens d'une dissociation ou d'un clivage entre la question du but pulsionnel(h,e,p,m) et celle des moyens ou des objets (s,hy,k,d) qui permettent d'atteindre la satisfaction-but.

Ce qui les caractérise par ailleurs et davantage que les autres groupes, c'est que tous ces sujets hésitants sont confrontés à la question de l'inversion sexuelle sans qu'on puisse fixer le statut de celle-ci bien que très probablement, elle corresponde à un aménagement névrotique

du type de celui qui est classiquement rencontré chez les sujets dont l'organisation psychique globale s'oriente de manière prévalente dans le sens obsessionnel: identification virile-active des filles, identification féminine des garçons.

Ce qui est sûr, c'est que les filles développent des défenses névrotiques contre leurs tendances viriles, ce qui explique certainement pour une grande part l'importance que prend chez elles la conflictualité intrapsychique élaborée sur le mode de la relance auto-réflexive permanente, tandis que les garçons paraissent beaucoup plus désorientés face au problème que leur pose leur inversion avec comme conséquence une fragilité certaine qui les mène au bord de la dépersonnalisation.

• les **sujets presque certains** sont plus difficiles à caractériser. Ce sont les moins adaptés, les moins socialisés, les moins bien structurés, les plus instables en définitive. Peut-être le caractère "presque certain" est-il le stigmate de cette instabilité fondamentale.

Cependant, ici encore, les filles se montrent supérieures aux garçons dans le sens où elles font face à leurs tensions, essentiellement sexuelles, le moi se trouvant mobilisé en permanence dans le sens d'un travail difficile mais acharné en vue de surmonter la question identificatoire, afin de s'obtenir enfin dans une image d'elle-même qui assurerait la cohérence de leur moi.

Il n'en va pas de même chez les garçons qui, confrontés à leur ambiguïté sexuelle et aux tensions dans ce domaine, donnent l'impression de démissionner en régressant vers des formes d'organisation du moi où le refoulement est supplanté par des mécanismes plus archaïques de l'ordre du désaveu et de la projection paranoïde.

Arrivée au terme d'une enquête qui,
partie des balbutiements de l'analyse dynamique de chaque cas pris individuellement,
puis mise en forme avec le secours de la vérification statistiques,
éclairée enfin par les projecteurs de quelques grands auteurs,
nous sommes assez étonnée de constater que notre critère de départ se soit finalement révélé efficace pour discriminer entre eux nos groupes et sous-groupes,
ce qui, nous l'avons déjà dit, n'est pas d'un grand intérêt en soi,
mais qui nous aura permis de découvrir les multiples facettes
d'une dramaturgie complexe entre toutes,
celle de la fin de l'adolescence.

Résumons-nous rapidement.

Les caractères décidés, hésitants et presque certains, envisagés sous l'angle du symptôme, semblent effectivement sous-tendus par une dynamique intrapsychique relativement spécifique, nonobstant ce correctif particulièrement saillant: la dynamique intrapsychique des filles est toujours mieux structurée et, partant, plus aisément ressaisissable que celle des garçons.

Les conclusions suivantes, que nous voulons lapidaires, s'appliquent donc davantage aux filles qu'aux garçons.

Les **sujets décidés** se caractérisent par **la structuration névrotico-adaptative de leur personnalité, avec ces deux corrélats logiques:**

**un investissement sthénique de la réalité externe
et un certain rétrécissement de la vie fantasmatique.**

Leur organisation a tendance à se maintenir telle quelle au cours du temps, ce qui ne doit pas étonner puisque c'est chez eux qu'on repère de la manière la plus évidente, dès l'âge de 18 ans, des orientations nettes en direction d'une structuration névrotique dominée par le mécanisme du refoulement.

Quant au contenu du refoulé, il est assez facile de repérer les signes indicateurs d'une conflictualité oedipienne déjà solidement cadencée, sans phénomènes régressifs importants.

Les **sujets hésitants** se situent aux antipodes des décidés. Leur vie fantasmatique est d'une richesse et d'une diversité foisonnantes. Comme, de plus, elle est de bonne qualité, l'adaptation commune à la réalité extérieure étant préservée, ils donnent l'impression d'utiliser au maximum la scène du fantasme pour tenter d'élaborer une conflictualité qui est **davantage axée sur une problématique narcissique, à tonalité bisexuelle pour les filles, homosexuelle chez les garçons.**

C'est dans le groupe des hésitants que la tendance à l'inversion sexuelle est le plus évidente et que la sexualisation des processus mentaux est le plus manifeste.

A ce propos, il faut souligner, et le test de Szondi est particulièrement apte à détecter ce phénomène, que **l'inversion sexuelle, à trois exceptions près, est généralisée chez l'ensemble de nos sujets.**

Pour l'interprétation de ce phénomène nous nous rallions à l'hypothèse faite par Evelyne Kestemberg d'une défense ultime contre la rivalité oedipienne par identification inverse, avec toutes les conséquences possibles que cela entraîne, et notamment la plus grande difficulté, pour les garçons, de trouver leur identité.

Comme la tendance à la "complaisance fantasmatique", surtout chez les filles hésitantes, se renforce le plus souvent au fil du temps, nous nous demandons si cette "régression de l'acte à la pensée" peut toujours être envisagée comme une "régression au service du moi" ou si, au contraire, elle signe ce type de "passage à l'acte fantasmatique" (*action-fantasying*) sur lequel plusieurs auteurs, dont Jeammet et Ladame, ont attiré l'attention, le considérant comme propre au fonctionnement psychique de beaucoup d'adolescents.

Les filles hésitantes s'orientent toujours plus franchement dans le sens d'une représentation active et auto-assertive d'elles-mêmes, tandis que les garçons hésitants, par contre, paraissent glisser sur la pente de leur passivité dominante, avec des aménagements divers de type limite, névrotico-pervers et paranoïdes, parfois simultanément chez un même sujet.

Les sujets presque certains sont ceux chez qui la **problématique de séparation-individuation apparaît avec le plus d'acuité.**

C'est chez eux que la reviviscence d'un Oedipe archaïque, largement infiltré de représentations prégénitales omnipotentes, est le plus apparente.

Mais ici encore, on repère une différence flagrante entre les garçons et les filles. Celles-ci déploient un énorme effort psychique pour accomplir un travail de deuil qu'on devine douloureux et difficile puisque l'effort fourni à 22 ans est encore plus considérable qu'à 18 ans.

Les garçons, par contre, sont démissionnaires. C'est dans le sous-groupe des garçons presque certains qu'on trouve le plus de sujets dont, au fil du temps, la désadaptation et l'appauvrissement psychique sont très perceptibles.

Ces constats qu'on voudra bien prendre *cum grano salis* soulèvent des questions multiples et difficiles à élaborer en théorie.

Une impression dominante forte est que nos sujets, à l'âge de 22 ans, témoignent pour la plupart de la persistance vive d'une conflictualité intrapsychique brûlante à l'exception d'une minorité, surtout représentée par les filles décidées, qui s'est précocément stabilisée sur le mode névrotico-normal ordinaire.

Cette problématique aiguë qui fait long feu chez la plupart, concerne de manière très évidente, les questions connexes de l'identité sexuelle et de la séparation bruyante d'avec les imagos parentales infantiles, souvent fortement imprégnées d'archaïsme.

Ce que tous les auteurs que la question préoccupe ne manquent pas de pointer aujourd'hui, à savoir la pérennisation du conflit oedipien et son exacerbation psychique indéfinie dans le temps, ce phénomène transparaît de manière patente chez nos sujets.

Ce n'est guère que dans le cas des filles décidées qu'on peut invoquer cette sorte de cicatrisation traumatique dans laquelle Peter Blos a voulu voir le processus résolutif de l'adolescence avec comme reliquat, la constitution d'une certaine forme de névrose de caractère.

Au moment de conclure, c'est une sensation d'inachèvement qui domine, celle d'un travail inachevé et inachevable mais aussi la joie d'avoir cheminé et découvert aux détours des chemins mille choses dont nous ignorions jusque là l'existence,

pour aboutir finalement à produire ce qui ne peut être qu'un essai

en dépit des contraintes du discours qui font qu'une thèse de doctorat est un des rares vestiges qui persistent des antiques rites de passage.